Illinois U Library

France
ILLUSTRATION

N° 96 — 2 AOUT 1947 — 40 FRANCS

LE GÉNÉRAL DE GAULLE VISITE LES PORTS DU MORBIHAN

Samedi dernier, le golfe du Morbihan a revêtu un aspect de fêtes extraordinaire. Le général de Gaulle, avant de se rendre à Rennes, où il a prononcé le discours qui a eu un si grand retentissement, avait tenu, en effet, à assister aux diverses cérémonies organisées par les Associations de Résistance de Bretagne, à la mémoire de ceux des leurs qui tombèrent au cours des combats de juin 1944. La vedette à bord de laquelle avait pris place le général, pour visiter les ports et les îles de la côte, fut escortée par une flottille de bateaux de pêche et de plaisance.

Phot. *France-Illustration* (Jarnoux).

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1 300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **360 fr.**
Étranger . . . . . Un an **460 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE **PROCHAIN** NUMÉRO DE

France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

NOUVEAUX VOYAGES
Chronique de Joseph PEYRÉ

LA PORTE DE LA TOUR
Nouvelle inédite de Michel BOUTRON

GEORGE ET MARGARET
Pièce en 3 actes de M.-G. SAUVAJON et J. WALL
d'après la pièce de Gérald SAVORY

PARAITRA LE **15 AOUT**

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

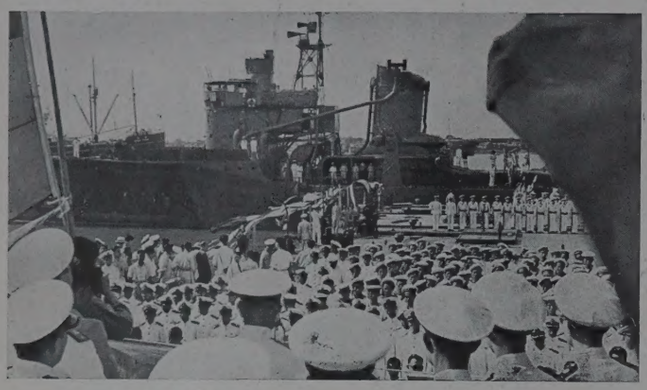
TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 96 • 2 AOUT 1947

Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

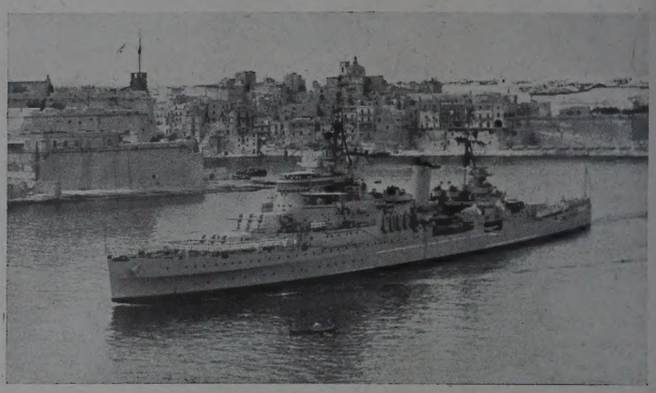
Mme EVA DUARTE DE PERON A PARIS

Venue comme ambassadrice de son pays en Europe, la femme du général Peron, président de la République Argentine, vient de faire un court séjour à Paris. Elle a été accueillie chaleureusement à son arrivée dans un grand hôtel parisien par des petits Français qui avaient bénéficié des dons du Comité de secours familiaux de Buenos Aires. Parmi les diverses cérémonies auxquelles assista Mme Peron, il faut noter, après un grand dîner que lui offrit le ministre des Affaires étrangères, la signature officielle, au Quai d'Orsay, du traité financier et commercial franco-argentin, à l'occasion de laquelle la croix de chevalier de la Légion d'honneur a été remise à l'illustre visiteuse.

UNE SEMAINE DU MONDE

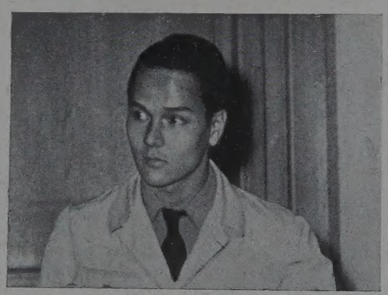


Nanbao. — *Huit anciens navires japonais, les premiers des vingt-trois bâtiments cédés à la Chine par le Japon au titre des réparations, ont été solennellement remis à la marine de guerre, au cours d'une cérémonie.*



Malte. — *Pour la première fois depuis la fin des hostilités, l'escadre méditerranéenne de la flotte britannique effectue des grandes manœuvres d'été, qui la conduiront en Grèce, en Turquie, ainsi qu'en Palestine.*

Port-de-Bouc. — *Un transport d'émigrants juifs, l' « Exodus-47 », refoulé devant la Palestine, a mouillé dans la rade.*



Lyon. — *Paul Vergès, soupçonné d'avoir assassiné à la Réunion M. de Villeneuve, est condamné à cinq ans de prison avec sursis.*

Paris. — *Le traître Masuy, qui faisait partie de la Gestapo et tortura de nombreux patriotes, a été condamné à mort.*

Afrique du Nord. — *Le gouvernement français met au point le nouveau statut qui sera appliqué à l'Algérie et au Maroc. Le gouverneur général Chataigneau et le général Juin participent aux conférences. Une autonomie plus large sera accordée à l'Algérie et la citoyenneté française sera offerte aux Algériens, qui auront les mêmes droits et les mêmes devoirs que les citoyens français.*

Autriche. — *L'U. R. S. S. ayant protesté contre l'octroi par les U. S. A. de 100 millions de dollars de secours à l'Autriche, le général Keyes, haut commissaire américain, a invité le commandant soviétique à superviser la répartition des secours.*

Grande-Bretagne. — *Le projet gouvernemental assurant l'indépendance prochaine de l'Inde et du Pakistan, qui avait été accepté successivement par la Chambre des Communes et la Chambre des Lords, a reçu, le 19 juillet, l'assentiment du roi.*

U. R. S. S. — *Les négociations commerciales anglo-soviétiques ont échoué. M. Wilson, ministre du Commerce extérieur et chef de la délégation britannique, et M. Mikoyan, chef de la délégation soviétique, n'ont pu arriver à un accord, la Grande-Bretagne se refusant à payer le blé russe plus cher que le blé canadien qu'elle importe actuellement. Le gouvernement soviétique a fait savoir, d'autre part, qu'il n'avait pas l'intention de se faire représenter à la conférence générale, à laquelle participe la France, qui doit se réunir le 19 août, sur la proposition des Etats-Unis, pour mettre au point les clauses du traité de paix avec le Japon. L'U. R. S. S. estime que cette conférence ne peut avoir lieu avant que les quatre grandes puissances ayant des intérêts en Extrême-Orient : les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Chine et l'U. R. S. S., ne se soient réunies une première fois.*

Tréguier. — *M. Edouard Herriot et de nombreuses personnalités ont inauguré, le 20 juillet, le musée Ernest-Renan, qui a été installé dans la maison natale de l'illustre écrivain, grâce au don de M^me^ Sihoan Psichari.*

Milan. — *Un canot à moteur transportant des enfants d'une colonie de vacances a heurté un pilier de ciment au large d'Albenga et a coulé à pic. A la suite de ce naufrage, quarante-quatre enfants ont péri.*

GUERRE EN INDONÉSIE

Quelques coups de feu, à l'aube du dimanche 20 juillet 1947, des militaires par petits groupes qui occupent sans effusion de sang une douzaine de bâtiments publics, dix-sept morts du côté de l'assaillant après quarante-huit heures de combat, et voilà qu'une étrange émotion vibre à travers quatre continents ! Simple opération de police, proclament les instigateurs de ce coup de force. Mais, en la déclenchant contre la République d'Indonésie, c'est tout l'Islam que la Hollande est déjà accusée de violer : Javanais et Sumatranais ne sont-ils pas musulmans ? En essayant de réoccuper de vive force une colonie à demi perdue, un an après la proclamation solennelle de l'indépendance des Philippines et dans la semaine où l'Inde reçoit de ses maîtres héréditaires la totale disposition d'elle-même, les Hollandais encourent l'antipathie immédiate, et peut-être active dans l'avenir, de tous les peuples anciennement colonisés. Ils confirment du même coup la solidarité idéologique de ceux qui, Arabes, Annamites, Indonésiens, s'insurgent ou cherchent à s'insurger contre la domination européenne ; les Vietnamiens pressentent que leur sort va se décider, dans une certaine mesure, à Java, et les partisans de Soekarno savent depuis deux ans que le leur se joue aussi à Hanoï. Frères de race des Javanais, les Malais de Malaisie, pour qui les Anglais préparent d'ailleurs une nouvelle Constitution, manifesteront certainement, d'une manière ou d'une autre, en faveur de la République indonésienne, à laquelle certains d'entre eux ont déjà demandé le rattachement de leur pays ; et le détroit de Malacca, entre Singapour et Sumatra, n'a que quelques dizaines de kilomètres de large ! Des rivages opposés de la mer de Chine, les Français regardent avec une attention grave ce drame indonésien, qui évolua, depuis son origine, en parallélisme rigoureux avec celui d'Indochine, mais décalé de six mois, entrer à son tour dans la phase des hostilités ; qu'il y entre sur l'initiative des Hollandais, cela inspire vraisemblablement aux Français, qui, eux, attendirent d'être attaqués, des comparaisons et supputations faciles à imaginer... L'Angleterre, proposant une médiation, offre immédiatement ses bons offices ; comment ne serait-elle pas choquée par l'action hollandaise, elle qui eut précisément la responsabilité de l'ordre en Indonésie jusqu'à la fin de l'année dernière et qui, pour prévenir tout conflit entre Hollandais et Indonésiens après la capitulation nippone, n'hésita pas à exposer son prestige dans d'extraordinaires compromis et à sacrifier finalement des centaines d'hommes ? Elle ne saurait oublier que cette politique, heureuse ou non, était menée par ce même amiral Mountbatten dont elle vient précisément de faire le très efficace et très brillant messager de l'indépendance indienne, ni quelle engagea dans l'affaire, en vue d'une solution pacifique, les meilleurs de ses diplomates, lord Inverchapel, ambassadeur à Washington, et lord Killearn. Les Hollandais risquent enfin de trouver close de nouveau la porte du principal fournisseur de leur empire des Indes, l'Australie ; les syndicats, qui réussirent une première fois à immobiliser durant huit mois, dans les ports australiens, tous les cargos néerlandais, auront maintenant un motif pour rééditer cette manœuvre.

Le bruit de cette bataille, dont on ignore encore si elle en sera vraiment une, a donc, d'ores et déjà, retenti fort loin. En ce moment même, trois nations européennes jouent leur destin de puissances asiatiques. L'une, l'Angleterre, a choisi la voie de l'émancipation instantanée : l'Inde a reçu, la Birmanie ne va pas tarder à recevoir l'indépendance. Ceylan a une nouvelle Constitution. En Indochine, la France a choisi, avec le Cambodge et le Laos, la voie de la libre association dans l'amitié ; dans les pays annamites, elle reste momentanément engagée dans une voie qu'elle n'a pas choisie, celle de la guerre. Et voici que la troisième, et la plus faible des trois, celle dont le destin asiatique se confond avec le destin tout court, répudie, non sans préméditation d'ailleurs, la politique de conciliation, qu'elle avait peut-être acceptée à contre-cœur, pour pratiquer celle de la souveraineté totale. Sur cette décision, attendue de part et d'autre, un pays de neuf millions d'habitants vient d'engager le sort de son empire. Fort d'une domination vieille de trois siècles et du droit de propriété que celle-ci lui confère à ses yeux, ce pays, petit par la taille, mais grand par son travail et son génie commercial, tente ainsi de rétablir son autorité, depuis deux ans contestée, sur l'ensemble de ses possessions orientales, ensemble qui, de Sumatra à la Nouvelle-Guinée, se déroule sur un sixième de la circonférence du globe et porte 70 millions d'habitants. Pour les Pays-Bas, question de vie ou de mort que celle-là. Leur empire les faisait puissants et riches ; s'il n'en restait plus que la mince Guyane, appelée Surinam, et Curaçao, dans la mer des Antilles, c'en serait fini de leur commerce, de leur fortune aussi : n'en ont-ils pas investi le cinquième dans ces îles de l'archipel indien ?

Ce n'est pas, certes, que toute l'Indonésie leur échappât du fait de leur différend avec la république intronisée par les Japonais. Celle-ci, malgré l'hésitation des Alliés à la capitulation nippone et les délais qu'ils laissèrent s'écouler avant leurs débarquements, n'eut pas le temps d'étendre son autorité, en dehors de Java, de Sumatra et de Madoura. Aussi fut-il relativement facile aux Hollandais de se réinstaller dans tous les autres territoires, où l'insurrection n'eut qu'un caractère sporadique. C'est-à-dire qu'ils revinrent, dès l'automne de 1945, à Bornéo, aux Célèbes, à Bali, à Timor et en Nouvelle-Guinée. Ils rentraient ainsi en possession des principaux gisements pétrolifères, à Balikpapan et à Tarakan notamment. Mais toute cette partie orientale de l'archipel, qui n'a ni industries ni chemins de fer, représente seulement une toute petite partie de la richesse hollandaise là-bas. Java n'a-t-elle pas 6.000 kilomètres de voies ferrées ? A Java, où se rencontre la plus grande densité de peuplement du monde, vivent 48 millions d'habitants ; à Java ont été bâties toutes les grandes villes, après Batavia, fondée dès 1619 par Coen. C'est donc Java qui tient au cœur des Hollandais, et aussi à cause de son caoutchouc et des pétroles de Palembang, l'île de Sumatra, cette île vaste comme l'Allemagne de 1937. Or, à Java et à Sumatra, une autorité s'oppose à la leur lorsque la capitulation nippone permet aux internés de sortir des camps de concentration, fêtés d'ailleurs, au début, par les indigènes, et aux pouvoirs civils, constitués en Australie, de revenir administrer la colonie. Cette autorité, c'est la République d'Indonésie, proclamée le surlendemain de l'armistice par le leader nationaliste Soekarno, sur l'ordre qu'il en avait reçu du maréchal Terauchi, à Saïgon, quelques jours plus tôt. Les Hollandais, dont la métropole n'a été libérée que l'avant-veille de la capitulation allemande, n'ont pas de troupes prêtes, et les Anglais, chargés à l'improviste de la responsabilité de ces territoires par l'accord de Potsdam, n'ont pas non plus beaucoup d'hommes disponibles. Aussi ne commence-t-on à débarquer qu'au début d'octobre, après avoir laissé aux Japonais tout le temps nécessaire pour abandonner leurs armes aux Indonésiens. Et encore ces débarquements ne comprennent-ils pas de soldats néerlandais ; en même temps qu'il enverra son représentant prendre contact avec Soekarno, lord Mountbatten interdira l'accès de Java et de Sumatra à toute unité hollandaise. Le commandement britannique ira même jusqu'à donner quelques fusils à l'armée indonésienne, chargée par lui de différentes missions, notamment celle de concentrer et d'évacuer hors de Java les Japonais. Quant aux Anglais, ils se borneront à tenir quelques villes, cinq à Java, trois à Sumatra, et ne chercheront pas à

Cette photographie représente le no man's land *prévu par l'accord de Linggadjati, où les escarmouches entre Hollandais et Indonésiens n'avaient pratiquement jamais cessé.*

Avant de haranguer ses compatriotes en qualité de président de la République indonésienne... l'ingénieur Soekarno avait, sous l'occupation, servi comme « deuxième classe » dans l'armée japonaise. Recrue particulièrement zélée, à en juger à ce très réglementaire « présentez, armes ! »

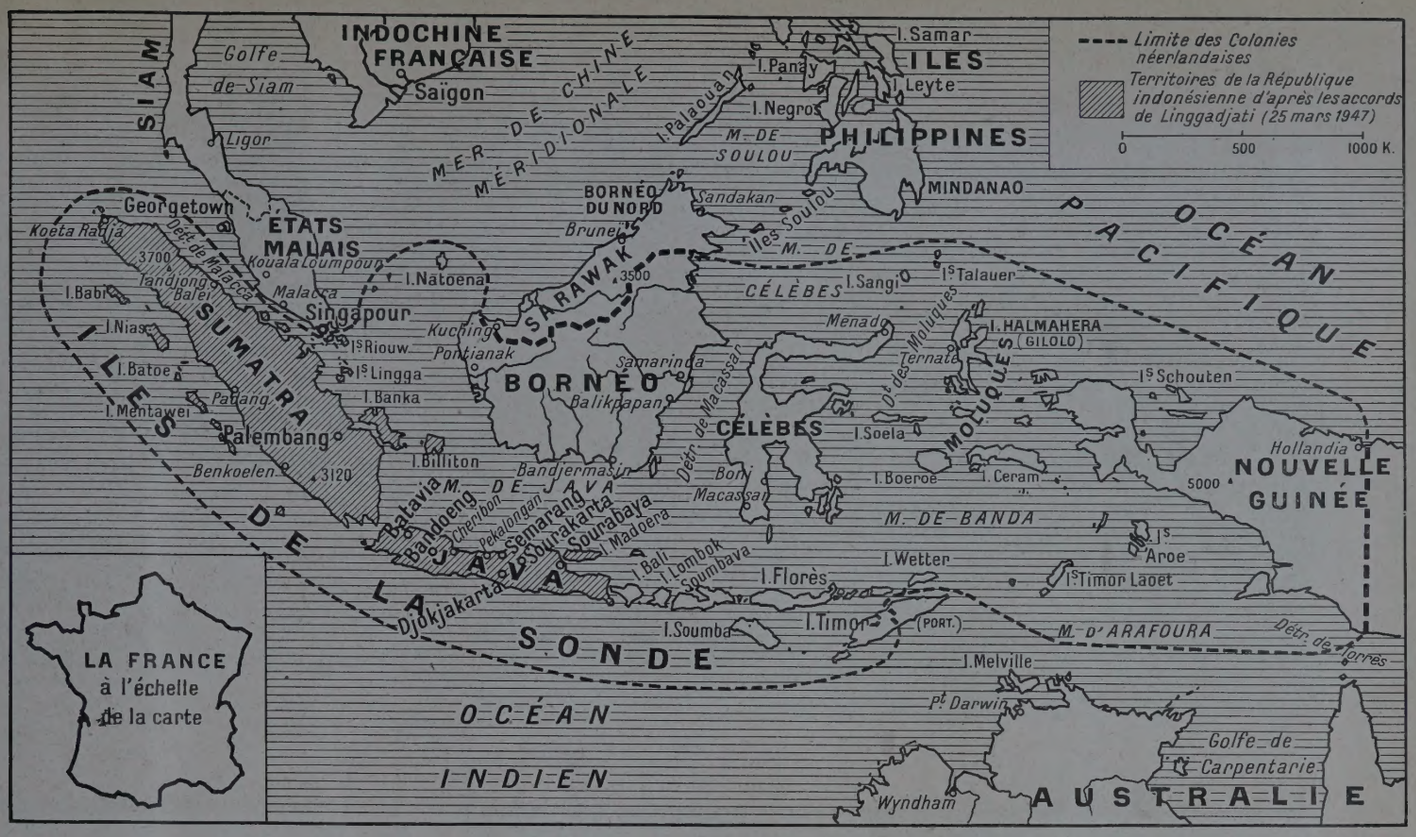
progresser en territoire contrôlé par les républicains. Obligation sera faite aux troupes hollandaises, lorsqu'elles auront relevé les Anglo-Hindous, de respecter, elles aussi, le *statu quo,* aussi longtemps du moins que l'Indonésie resterait sous l'autorité suprême de lord Mountbatten.

Ayant conclu avec les Indonésiens une trêve de principe, qui ne fut jamais totalement observée, les Britanniques s'employèrent à faire se rencontrer, pour s'entendre sans effusion de sang, Hollandais et républicains. C'est ainsi que le gouverneur général Van Mook et le « premier ministre » Soetan Sjahrir se virent pour la première fois le 2 février 1946, en présence de lord Inverchapel, alors sir Clark Kerr. Jusqu'à la fin de juin 1947, le dialogue néerlando-indonésien ne cessera pratiquement pas de passer par la bouche de ces deux hommes, bien faits pour se comprendre et s'estimer : le Hollandais, qui, dès 1926, écrivait : « La tâche coloniale de la Hollande ne sera remplie que lorsqu'un commonwealth indonésien pourra prendre sa place parmi les peuples indépendants du monde », le socialiste indonésien, dont tous les discours, d'une grande élévation de pensée, ne contenaient jamais que des appels au calme, et qui ne croyait possible le triomphe de sa cause que « si la passion n'étouffait pas la raisson ». Le dialogue n'était pas rompu depuis un mois que les armes, à sa place, prenaient la parole. La phase des négociations aura duré un peu moins de dix-huit mois.

Cela ne veut point dire que, dans l'intervalle, le calme eût, pour autant, régné à Java et à Sumatra. Après comme avant le départ des Britanniques, les villes occupées par les Hollandais continuaient à être dangereusement encerclées, cependant que les Hollandais, impatients, empiétaient assez volontiers sur le *no man's land,* voire sur le terri-

Scène historique : la signature de l'accord de Linggadjati, à Batavia, reconnaissant le gouvernement indonésien. De gauche à droite, le docteur Van Mook, le premier ministre républicain Soetan Sjahrir, le professeur Schermerhorn, ex-premier ministre de Hollande, qui était alors membre de la commission hollandaise, et le docteur Rœm, ministre de l'Intérieur de la République indonésienne.

Un des partenaires des récentes discussions, dont on connaît l'aboutissement : le docteur Amir Sjarifœddin, premier ministre depuis la démission de Sjahrir.



toire indonésien. La mauvaise foi des républicains dans de trop nombreux cas avait déjà, l'année dernière, découragé les Anglais. On imagine l'exaspération de tous ces Hollandais condamnés à piétiner, tandis qu'ils voyaient l'activité économique du pays toujours paralysée et leurs entreprises toujours aux mains des Indonésiens ou abandonnées. Qu'ait prévalu chez eux, à l'encontre de l'esprit conciliateur de leurs dirigeants, un désir d'action violente en même temps qu'un certain appétit de revanche, cela ne nous paraît pas niable. Ils ne peuvent pas ne pas considérer comme leur ce sol sur lequel se sont succédé tant de générations de Hollandais et qui a vu naître la plupart d'entre eux. Malgré toutes les preuves de désaffection, ils ne veulent pas renoncer à croire à la reconnaissance de la population.

Ils admettent d'autant moins la réalité du nationalisme indonésien que l'Indonésie est une création néerlandaise et ne possède, avec ses vingt-cinq langues et ses deux cent cinquante dialectes, avec ses races innombrables, aucune unité d'aucune sorte. Révolte d'écoliers contre le maître, telle est, d'après eux, cette prétendue insurrection nationaliste, et rien de plus. On devrait donc en venir aisément à bout, et sans même user de brutalité. La preuve en eût été administrée depuis longtemps, sans la présence des Anglais. Avec une telle disposition d'âme, tous ces impatients ont dû éprouver une joie véritable à passer enfin à l'action.

Le second partenaire n'est autre que le docteur Hubertus Van Mook, lieutenant gouverneur général des Indes néerlandaises (à droite), que l'on voit ici à côté du très moderne sultan de Pontianak, président du nouvel Etat de Bornéo-Ouest, colonel dans l'armée néerlandaise.

Officiellement, ménagé avant leur retrait par les Anglais, un armistice était intervenu le 14 octobre 1946, un mois avant la conclusion de l'accord de Linggadjati. Celui-ci, en même temps qu'il reconnaissait la République indonésienne et son autorité *de facto* sur Java, Sumatra et Madoura, faisait entériner par elle les décisions obtenues entre temps par les Hollandais dans leurs rapports avec le reste de l'archipel. A la suite de la Conférence de Malino (Célèbes), puis de celle de Den Passar (Bali), toutes les îles situées à l'est de Java constituèrent, en effet, le 24 décembre dernier, un Etat autonome destiné à s'intégrer aux futurs Etats-Unis d'Indonésie sur un pied d'égalité avec la République ; élu ce même jour, M. Soekawati, notable balinais, marié à une Française, devint le premier président de ce nouvel Etat d'Indonésie orientale, avec capitale à Macassar. Prit également corps, cette année, l'Etat de Bornéo occidental. La conception admise à Linggadjati était donc celle d'une fédération d'Etats autonomes, associée avec le royaume des Pays-Bas et ses possessions d'Amérique au sein d'une Union néerlando-indonésienne. L'alliance projetée ne devant entrer en vigueur que le 1er janvier 1949, la souveraineté néerlandaise serait maintenue sur l'Indonésie jusqu'à cette date. Non sans réticences, on aboutit enfin à la ratification officielle de l'accord, le 25 mars 1947. Restait à en obtenir l'application, ce qui, très vite, apparut assez délicat, malgré le « Cessez le feu ! » ordonné le 15 février par les Indonésiens.

Tandis que ceux-ci tardaient à restituer leurs biens aux étrangers, les Hollandais s'entendaient reprocher de créer des difficultés à la République en encourageant le séparatisme des populations soundanaises de Java. Pour trouver une solution à toutes ces questions, le cabinet hollandais n'hésita pas à se transporter partiellement sur place, et c'est ainsi que Batavia reçut, au mois de mai 1947, le président du Conseil hollandais et trois de ses ministres. A peine étaient-ils arrivés qu'on eut connaissance d'une démarche de l'ambassadeur américain à La Haye : celui-ci insistait pour que fussent mises en pratique le plus tôt possible les dispositions économiques de l'accord, car elles intéressent les Etats-Unis.

On comprend mieux alors ce que veut dire le docteur Van Mook lorsqu'il déclare, à bout de patience : « Il est clair, désormais, qu'aucun pays ne peut se permettre le luxe de gaspiller son patrimoine national ou de le soustraire à la communauté mondiale », ceci pour justifier déjà, suivant les termes du tout récent mémorandum gouvernemental, « les mesures destinées à créer sur le territoire de la République les conditions dans lesquelles chacun puisse espérer mener de nouveau ses affaires légitimes, pour son propre bénéfice et pour le bien du monde en général ».

Ces mesures, et leur caractère militaire, un communiqué officiel néerlandais les laissait prévoir sans ambages, dès le 2 juin, avant même que les républicains eussent répondu à la mise en demeure presque comminatoire du 27 mai. Impuissant à satisfaire à la fois les Hollandais et les partis indonésiens de la majorité, Sjahrir quitta le pouvoir le 26 juin.

Soekarno, l'ami des Japonais, le remplaça par le docteur Sjarifoeddin, condamné à mort par eux, un modéré de la même tendance que Sjahrir et dont le nom semblait devoir être un gage de paix. D'autant plus qu'une note remise au début de juillet paraissait s'accorder, sauf sur un seul point, celui de la gendarmerie mixte, avec les demandes hollandaises Dix jours plus tard, estimant avoir le droit pour lui et avoir fourni tous les gages de bonne volonté, le gouvernement de Sa Majesté décidait d'obtenir la collaboration de la République par d'autres moyens et de faire exécuter le programme politique contenu dans l'accord, « à la rigueur sans la participation d'une des parties signataires ». Hostilités ou « opération de police », l'action militaire commençait, mais sans pour autant, détruire la République, dons les institutions seront conservées.

Le commandement néerlandais n'a entrepris sa campagne qu'à coup sûr, confiant dans l'importance de ses effectifs, dans la combativité des excellentes unités de fusiliers marins, entraînés aux Etats-Unis à la fin de la guerre, dans la qualité du matériel laissé par les divisions anglaises, et en escomptant la désorganisation rapide d'un adversaire peu rompu au combat moderne, malgré sa formation, durant l'occupation, par des instructeurs japonais. Depuis plus d'un an, la marine royale surveillait déjà avec vigilance les côtes des grandes îles, et elle a certainement les moyens d'empêcher tout ravitaillement des républicains par l'extérieur, alors que la triple frontière de l'Indochine avec le Siam, la Birmanie et la Chine rend pratiquement incontrôlable la contrebande d'armes au profit du Viet-Minh. L'avance fulgurante des colonnes hollandaises ne doit pas nous faire croire à un succès décisif : rien ne garantit qu'après leur passage les partisans de Soekarno ne se reformeront pas aussitôt, à quelque distance des grandes routes ou dans les montagnes. Tout dépend du degré de fanatisme des troupes et des populations indonésiennes ; si celles-ci conservent leurs cadres et leurs propagandistes, n'y eût-il dans la résistance que 10 % des habitants, on voit mal comment une armée de 100.000 hommes pourrait contraindre à sa loi et mettre au travail 48 millions de Javanais, parmi lesquels il restera toujours une forte proportion de gens armés. Comme en Indochine, hélas ! la guérilla se révélerait terriblement coûteuse, non seulement pour les troupes, mais aussi pour l'économie du pays. Le fait qu'un leader aussi pondéré que Sjahrir se range sans hésitation du côté de Soekarno ne laisse pas d'être inquiétant. Si les républicains se retrouvent unanimes contre l'action hollandaise, c'est bien une guerre qui aura lieu, et même une guerre sainte, aux conséquences fatalement désastreuses. Ces conséquences, aucune des deux parties ne les souhaite, ce qui devrait amener celles-ci à faire litière de leurs susceptibilités. Il est d'assez bon augure, à cet égard, que le premier réflexe des républicains ait consisté à solliciter un arbitrage étranger ou international, ce en quoi ils ne font que se conformer, malgré sa rupture par les Hollandais, à la lettre de l'accord de Linggadjati ; celui-ci ne prévoit-il pas, en cas de litige, la réunion de deux délégations sous une présidence étrangère et, en dernière instance, le recours à la Cour internationale de justice ?

Sans aller jusqu'à prétendre, comme l'actuel ministre des Affaires étrangères indonésien le faisait il y a un an, que « si l'Indonésie était opprimée par une autre puissance il y aurait bientôt une nouvelle guerre mondiale », l'avenir des Indes néerlandaises, qu'il nous présente celles-ci comme la République d'Indonésie ou les Etats-Unis d'Indonésie, intéresse trop l'humanité entière pour qu'on néglige d'étudier cette question dans son ensemble, dans ses développements d'hier et d'aujourd'hui, ce que nous nous efforcerons de faire ici-même.

André Blanchet.

Une toute récente photographie d'U Aung San, qui a été assassiné à Rangoon le 9 juillet.

ASSASSINATS EN BIRMANIE

Rangoon vient d'être le théâtre d'événements qui auraient pu avoir des répercussions importantes sur les destinées de la Birmanie. En pleine réunion du Conseil exécutif, le 9 juillet, sept ministres et le vice-président du Conseil ont été assassinés à coups de mitraillette par des inconnus qui réussirent à s'enfuir.

Tel est le fait, dans toute sa brutalité.

Que l'on n'ait pas pu s'emparer des assassins laisse le champ libre à toutes les suppositions quant aux mobiles de cette exécution et à la personnalité de ses auteurs, mais il semble cependant qu'elle ait été décidée par les partis nationalistes de droite. Déjà, deux chefs de deux de ces partis ont été arrêtés : U Saw, chef du parti « Ayochil », et Thakin Ba Sein, chef du parti « Dobama Asiayone ». Enfin deux cents personnes, soupçonnées d'avoir participé au complot, ont été incarcérées à la prison centrale de Rangoon. En dehors de toute considération humaine, l'assassinat des principaux membres du Conseil exécutif, et surtout celui d'U Aung San, qui était vice-président de ce même conseil, est pour la Birmanie une perte considérable. Le général U Aung San, qui était âgé de trente-deux ans, était en effet une figure extrêmement populaire et un personnage de premier plan. Après avoir aidé les Japonais à conquérir la Birmanie, il s'était tourné vers les Anglais pour les aider à chasser ceux-là mêmes qu'il avait soutenus au cours des premières années de guerre. Il réussit cette délicate opération de telle sorte que, tout en aidant puissamment les troupes britanniques, il réussit à conserver d'excellentes relations à l'état-major de Tokio. C'est dire toute l'habileté politique de cet homme, habileté qui fut récompensée tant par les Anglais que par les Japonais, qui le nommèrent général dans leurs propres armées. Cependant U Aung San, en aidant véritablement, au cours des dernières années de guerre, les Britanniques à vaincre le Japon, savait qu'il préparait l'indépendance de son pays. Dès la fin des hostilités, et en dépit de l'opposition des communistes birmans qui l'accusaient de « pactiser », il établit un projet de Constitution pour le nouvel Etat birman, qu'il se proposait d'imposer à l'Angleterre avec sa diplomatie coutumière.

Il est probable qu'il fit comprendre au gouvernement anglais qu'il était préférable que la Grande-Bretagne offrît l'indépendance à la Birmanie, si elle ne voulait pas qu'une guerre ressemblant à celles d'Indochine et d'Indonésie n'éclatât à bref délai. On sait quel fut le résultat de ces négociations : le 20 décembre 1946, M. Attlee annonçait que la Birmanie serait, à brève échéance, considérée comme un Etat indépendant. Une délégation birmane se rendit donc à Londres. Elle se composait d'U Aung San et aussi d'U Saw et de Thakin Ba Sein, chefs des partis « Ayochil » et « Dobama Asiayone », qui refusèrent de signer l'accord Attlee-Aung San, sous prétexte que ce n'était pas l'indépendance dans x mois que désirait la Birmanie, mais l'indépendance immédiate. La politique poursuivie par U Aung San était pourtant la plus sage. En dépit de l'opposition, la Ligue antifasciste qu'il avait fondée recueillit les suffrages de plus de 80 % de la population. Dès lors, il devenait évident que la Constitution serait définitivement mise sur pied par la Ligue, sans que les chefs des partis d'opposition pussent intervenir. U Aung San avait été suffisamment adroit pour faire comprendre au peuple birman qu'il avait été plus sage, tout en demandant des garanties, de pactiser avec la Grande-Bretagne plutôt que d'imposer une volonté qui eût pu aboutir à un conflit. On conçoit, dès lors, qu'il ne restait plus aux chefs de l'opposition qu'une chance de salut. Cette chance ne pouvait être basée que sur une action radicale : elle a été tentée le 19 juillet. Il est évident que l'assassinat d'U Aung San et des principaux membres du Conseil exécutif, qui travaillait en liaison avec sir Hubert Rance, a eu des répercussions importantes.

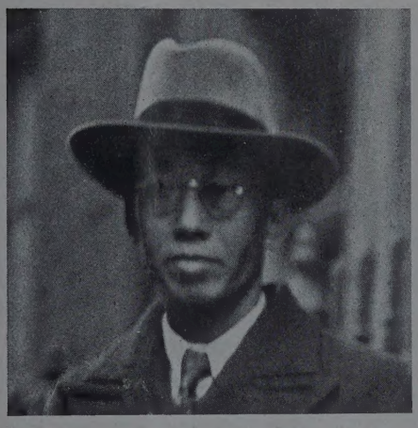
Certaines provinces, qui désiraient l'indépendance immédiate, ont commencé à s'agiter, en pure perte, il faut le dire, car, malgré sa disparition, l'œuvre d'U Aung San sera continuée. Dimanche dernier, le nouveau gouvernement, à la tête duquel se trouve M. Thakin Nu, qui assume également les fonctions de ministre des Affaires étrangères, a prêté serment. En même temps, M. Attlee déclarait aux

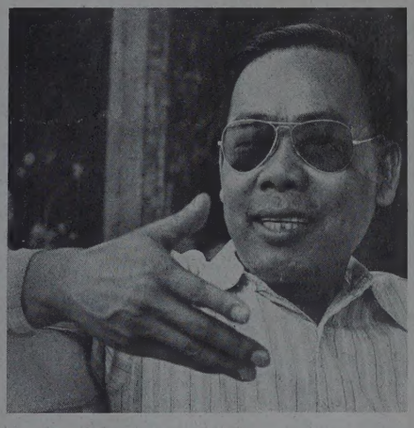
Communes que l'assassinat des membres du Conseil exécutif ne changeait en rien la détermination de la Grande-Bretagne. Le 26 juillet, l'Assemblée constituante a commencé à discuter, à Rangoon, les articles de la nouvelle Constitution. Un nouveau Conseil exécutif va être nommé. La politique suivie tant par l'Angleterre que par la Birmanie est donc inchangée, et les chefs de l'opposition qui sont maintenant sous les verrous devront payer leur tentative de révolte, tentative qui eût pu être fatale pour la future nation.

Ainsi, la Birmanie sera proclamée d'ici peu « État indépendant », grâce à l'habileté de ses dirigeants politiques, habileté qu'on pourrait citer en exemple aux chefs de pays voisins qui, à vouloir se montrer trop intransigeants, se sont lancés dans des aventures sanglantes dont ils sont les premiers à supporter les conséquences. Enfin, n'est-il pas juste d'apprécier la souplesse avec laquelle la Grande-Bretagne a su faire face aux jeunes aspirations des populations de son empire ?

U Aung San avait l'habitude de se rendre à pied avec ses partisans aux séances du Conseil.

Ci-dessous, de gauche à droite : *Thakin Mya, conseiller aux Finances, qui a été assassiné ; U Saw, chef du parti nationaliste « Ayochil », qui a été arrêté avec Thakin Ba Sein, chef du parti nationaliste « Dobama Asiayone ».*





TROUBLES DANS LES BALKANS

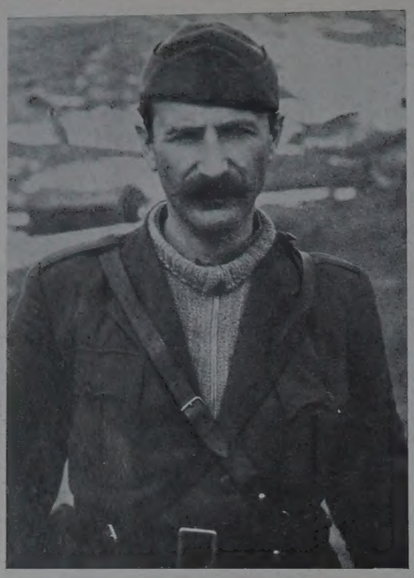
Le ministre grec de l'Ordre public annonce l'arrestation d'une centaine de communistes.

Si l'on se bat en Indonésie, si les Indes sont le théâtre de troubles assez violents, l'Extrême-Orient n'a pas le monopole de ces agitations. Notre vieux continent ne jouit pas non plus de cette paix après laquelle aspirent tous les peuples qui ont connu les horreurs de la guerre.

Les yeux sont aujourd'hui tournés vers les Balkans, et en particulier vers la Grèce, où sévit la guerre civile.

Le gouvernement avait entrepris depuis plusieurs mois déjà de réduire les bandes de partisans. Les périodes de troubles alternaient avec des périodes d'accalmie. Mais, le 8 juillet, le ministre de l'Intérieur faisait procéder à Athènes à une rafle monstre, au cours de laquelle plusieurs membres influents du parti communiste furent arrêtés. Aussitôt, l'activité des partisans reprit aux confins de l'Albanie et de la Yougoslavie. Le 17 juillet, un communiqué officiel de M. Zervas, ministre de l'Ordre public, annonçait que les forces gouvernementales avaient eu, le 16, « un premier contact avec l'ennemi, qui se replie en direction de l'est, vers Zagoria, massif montagneux de 2.500 mètres d'altitude ». Les armées régulières avaient en face d'elles, aux dires du ministre, « huit bataillons, dont deux étrangers, soit 2.000 à 2.400 hommes, bien équipés et pourvus d'armes lourdes ».

Ces soutiens des partisans étaient entrés en Grèce « en deux points de la frontière alba-



Quelques types de partisans grecs qui harcèlent sans cesse les troupes gouvernementales.

naise ». Le ministre ajoutait que malgré leurs succès — ils avaient occupé le monastère de Vellas et les hauteurs du massif Grabala — ils avaient dû reculer devant l'armée régulière, qui « était finalement restée maîtresse de la situation ».

Or, le 23 juillet, le gouvernement reconnaissait que l'invasion de l'Epire n'était qu'une légende.

A quel mobile a obéi le gouvernement grec en proclamant l'existence d'une telle brigade ? Si l'on remarque que la reprise de l'offensive contre les partisans a coïncidé avec l'arrivée à Athènes de M. Griswold, délégué américain chargé de surveiller l'application du plan Truman qui accorde à la Grèce 150 millions de dollars pour la réorganisation de son armée et de sa flotte, on est en droit de se demander si M. Maximos n'a pas voulu montrer aux Etats-Unis combien les secours américains étaient nécessaires à son pays pour consolider sa position vis-à-vis des Etats limitrophes, dont trois ont à leur tête des gouvernements communistes, hostiles à celui d'Athènes. Le premier ministre hellène se rend parfaitement compte qu'il lui faut de puissants moyens pour lutter à l'intérieur même des frontières contre la désagrégation des forces vives de la nation organisée par les éléments d'extrême gauche. Pour enrayer ou prévenir cette désagrégation, M. Maximos, redoutant un coup d'Etat, n'a pas hésité à procéder à de nouvelles arrestations massives, à Athènes et au Pirée.

La situation est telle qu'elle a été déférée au Conseil de sécurité des Nations Unies. Mais là encore aucune entente n'a pu être réalisée. Les Anglo-Américains préconisent d'installer sur place une commission permanente, dont la présence contribuerait au rétablissement de la paix, tandis que la Pologne et la Yougoslavie voudraient que fût constitué à Athènes un gouvernement de coalition.

Mais on sait, par expérience, que ces gouvernements de coalition nationale ne tardent pas à passer aux mains des communistes. On voit dans les Balkans une minorité imposer ses volontés à la majorité et transformer la démocratie en dictature d'un parti. La dernière preuve a été fournie par la Roumanie.

Depuis 1945, après l'arrivée au pouvoir de M. Groza, on assiste dans ce pays à la montée du parti communiste. Grâce aux postes qu'ils se sont attribués : ministères de la Justice et de l'Intérieur, notamment, les leaders de ce parti ont pu neutraliser leurs adversaires politiques. Pourtant, ils ne s'étaient pas encore attaqués au grand parti traditionnel d'opposition.

C'est maintenant chose faite. Le 18 juillet, en effet, M. Gheorghiu Dej, vice-président du Conseil, ministre de l'Economie nationale, secrétaire général du parti communiste, a annoncé la dissolution imminente du parti national paysan du « traître Maniu ».

Cette déclaration a causé une certaine surprise dans le monde, car M. Maniu est universellement connu pour avoir toujours lutté contre toutes les dictatures. On n'a pas oublié son attitude si courageuse pendant la guerre, alors qu'il réclamait du maréchal Antonesco le retrait des forces roumaines du front russe et la cessation des hostilités. C'est pourtant cet homme, qui a rendu de si éminents services à la cause des Alliés, qui est maintenant considéré comme traître à son pays.

Il est accusé d'avoir autorisé le départ pour l'étranger de son adjoint, M. Mihalache, et de ses compagnons. L'agence Tass justifie d'ailleurs cette arrestation, de même que celle des députés nationaux paysans, par le fait que M. Maniu aurait avoué l'envoi à l'étranger de chefs de l'opposition « pour préparer une atmosphère favorable à la chute du gouvernement roumain actuel ». La Chambre a voté la levée de l'immunité parlementaire qui permettra de faire passer en jugement ces députés.

Ainsi, après l'arrestation en Bulgarie de M. Nicolas Petkov, ancien secrétaire général du parti agrarien de l'opposition, inculpé de complot contre la sûreté de l'Etat, crime pour lequel le tribunal réclamera la peine capitale ou la détention perpétuelle, après l'éviction du parti des petits propriétaires en Hongrie, la Roumanie devient à son tour une « démocratie » à direction communiste. Si l'on veut bien ne pas perdre de vue que les Etats danubiens, rejetant le plan Marshall, ont conclu entre eux des traités de commerce qui les rendent tributaires les uns des autres, formant ainsi un bloc économique dont Moscou est la capitale, on trouvera une explication aux récents événements.

A la ruée vers l'Est des années 1938 à 1943 a succédé la ruée vers l'Ouest. Mais, dans cet imbroglio, que devient l'organisation de la paix ? Ne serait-il pas temps de ne pas la perdre de vue, si l'on ne veut pas s'exposer aux pires aventures ?

M. Julius Maniu, leader du parti national paysan dissous par M. Groza le 19 juillet.

JOURNÉE NATIONALE DU SOUVENIR

SAMEDI et dimanche derniers ont été deux grandes journées du souvenir. A Paris et dans toutes les préfectures, les premiers corps des 150.000 héros tombés en Allemagne, qui sont ramenés en France à la demande de leurs familles, ont été officiellement accueillis au cours d'émouvantes cérémonies.

La Bretagne, en particulier, a célébré la gloire des parachutistes et des maquisards qui participèrent aux combats pour la libération. Le général de Gaulle assista à une série de cérémonies, notamment à Sainte-Anne-d'Auray, dans les îles du golfe du Morbihan, et à Saint-Marcel.

Aux abords de Rennes, le général de Gaulle s'est, dans un grand discours politique, attaqué aux hommes, qui « sur notre sol, au milieu de nous, ont fait vœu d'obéissance aux ordres d'une entreprise étrangère de domination, dirigée par les maîtres d'une grande puissance slave. La faille profonde dont, par leur fait, est menacée l'unité française est d'autant plus grave et d'autant moins tolérable qu'elle se produit précisément en conjonction avec la situation extérieure créée par l'action de la Russie soviétique. »

Photographies *France-Illustration.*

La visite du général de Gaulle, que l'on voit ici avec S. Exc. Mgr Le Bellec, évêque de Vannes, à Sainte-Anne-d'Auray a coïncidé avec le traditionnel Grand Pardon.

A Saint-Marcel, une messe en plein air fut célébrée à la mémoire des parachutistes et des F. F. I. tombés dans les maquis bretons en juin 1944.

Aux portes de Rennes, le général de Gaulle a prononcé un discours dans lequel il a pris position contre les dirigeants communistes.

Au Mont-Valérien, M. Vincent Auriol a présidé une cérémonie marquant le retour des premiers corps des héros tombés en Allemagne.

A TRAVERS LA FRANCE RENAISSANTE

CIRCUIT BRETON

par notre envoyé spécial LUDOVIC NAUDEAU

PARTI de Paris, un homme désireux d'effectuer un circuit en Bretagne se trouve naturellement amené d'abord à Rennes. Cette gare reconstituée, où je débarque, ne porte pour ainsi dire plus les traces des horreurs qui s'y sont déroulées le 17 juin 1940 et le 8 mars 1943.

Dans quelle proportion cette intéressante ville de Rennes a-t-elle été éprouvée par la guerre ? Il est difficile de s'en rendre compte immédiatement ; elle est très étendue ; la masse de ce qui a subsisté d'elle tendrait à faire oublier ce qu'elle a perdu. Mais il suffit d'examiner, tout le long de l'avenue qui relie la gare au centre de la ville, tant d'espaces vides, tant d'anfractuosités au fond desquelles se dressent des fondations violacées pour se représenter l'importance des pertes subies. Rennes, d'ailleurs, est une ville où, me dit-on, un immense effort de réparations a été diligemment accompli. Cinq mille ou six mille immeubles avaient été partiellement atteints. Nous ne voyons plus aujourd'hui les toitures béantes, les fenêtres brisées, toutes ces brèches qui ont été remplies. Le ravage est, évidemment, beaucoup plus spectaculaire, plus terrifiant quand, dans un espace beaucoup plus restreint, on voit, comme à Saint-Malo ou au vieux Calais, l'emplacement d'une ville effacée en sa totalité. Des techniciens m'affirment cependant que si l'on pouvait grouper toutes les destructions supportées, sporadiquement, par Rennes, elles dépasseraient probablement en importance celles de Saint-Malo, où rien n'a subsisté (le nombre des immeubles totalement détruits à Rennes atteint 671, contre 628 à Saint-Malo).

Une circonstance très heureuse, c'est que le Rennes architectural ait été à peine endommagé. Ce noble ensemble que forment l'ancien palais du Parlement de Bretagne et la place qui l'encadre n'a guère été atteint. La cathédrale, ou église Saint-Pierre, est, elle aussi, intacte, comme le sont l'hôtel de ville et le palais de l'Université, et j'ai plaisir à saluer au passage cet imposant édifice du XVIII[e] siècle qui abrita naguère les bénédictines de Saint-Georges et qui porte encore, en grosses lettres d'enseigne, le nom de son abbesse : Magdeleine de La Fayette.

Aujourd'hui, quand on débarque à la gare, on voit, boulevard Magenta et place du Champ-de-Mars, une rangée de jolies maisonnettes construites en granit, formant des rez-de-chaussée, et où ont été abritées provisoirement vingt-deux entreprises commerciales.

A Rennes, des baraques ont été édifiées sur le Champ-de-Mars, refuge de nombreux sinistrés.

Le calvaire de Nizon, chef-d'œuvre primitif.

Derrière cet alignement, il y a une vingtaine de baraques en bois, servant de locaux à des organisations publiques, à des fédérations et à des syndicats. L'une d'elles, le n° 16, est même indiquée par cette inscription : *France-U. R. S. S.*, ce qui est tout un programme.

Et c'est notre visite des aménagements entrepris pour secourir les sinistrés qui commence. Nous voyons successivement la cité Montaigne, où l'on termine vingt-trois maisons en parpaing, et Sainte-Thérèse, où soixante-quatorze maisons de trois et quatre pièces sont construites en dur. On achève là 2 kilomètres d'une voirie nouvelle. Au champ de l'Orme, en cours d'exécution, voici trente-six maisons « semi-définitives », destinées à fournir soixante-seize logements. Elles sont constituées de parpaings creux doublés d'une paroi intérieure en carreaux de plâtre. Nous avons sous les yeux un type de construction devant lequel il convient que l'on s'arrête. C'est la fameuse « maison d'Ille-et-Vilaine », qui marque une innovation des plus intéressantes. Nous avons constaté précédemment, en diverses parties de la France, que toute habitation, construite suivant les procédés normaux, pour un seul ménage ne coûtait guère moins d'un million, chiffre terrifiant si l'on songe au nombre des ménages que nous avons à reloger. Or, les techniciens de l'Ille-et-Vilaine se sont appliqués à réaliser un type de maison dont le coût total ne dépasserait pas 300.000 francs. Voici les renseignements, si instructifs, qui nous ont été fournis à cet égard :

« Le but principal recherché a été d'obtenir, avec des conditions de logement améliorées et

Fougères est une ville très pittoresque, aux rues étroites bordées de vieilles maisons.

à un prix de revient peu élevé, une construction nécessitant le minimum de main-d'œuvre, et surtout de main-d'œuvre qualifiée. Ceci est un point qui semble capital. Les disponibilités en main-d'œuvre qualifiée étant appelées à conditionner la reconstruction, il ne faut pas que ces constructions légères ralentissent les autres travaux.

» Partant du principe de remplacement de la baraque en bois, nous sommes restés dans l'ordre de grandeur de 50 mètres carrés environ.

» Pour les maisons dites d'Ille-et-Vilaine, deux procédés ont été retenus : la construction en parpaings creux et celle en béton de terre stabilisé.

» La maçonnerie de béton de terre stabilisé utilise la glaise, que l'on se procure souvent à l'emplacement même du chantier. La « stabilisation » de ce matériau est obtenue par une adjonction de ciment. La glaise pourra même, dans certains cas, n'être pas stabilisée, comme le montre une technique ancienne dans notre région.

» Ces procédés ont été appliqués à deux types, qui ont été utilisés à Rennes et à Fougères. Nous en avons tiré et mis en chantier, en petite série, deux types définitifs en parpaings creux, qui seront adaptés ultérieurement au procédé du béton de terre stabilisé.

Travaux de reconstruction d'une écluse dans un des bassins du port de Saint-Malo.

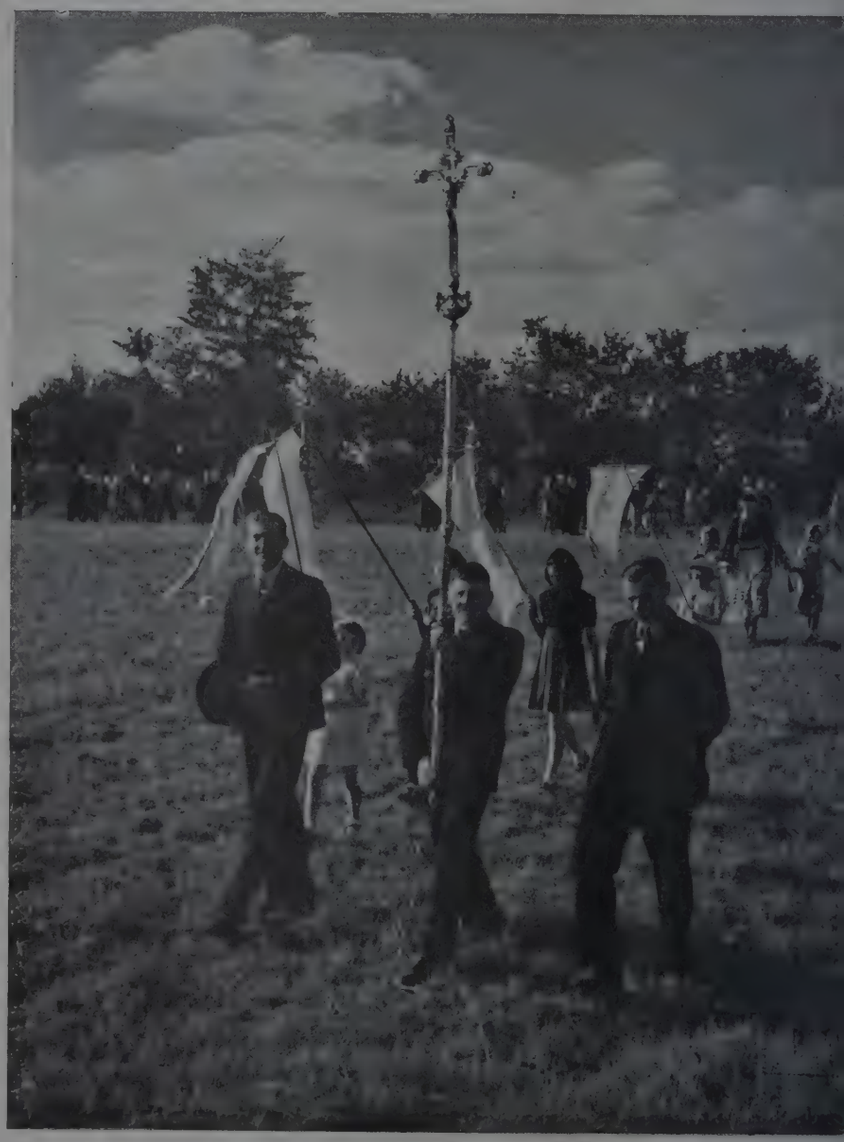
» Le type A (maison simple) comprend : entrée, cuisine, grande salle, deux chambres, w.-c. et cellier accessible de l'intérieur du logement. Surface utilisable : 54 m² 54.

» Le type B (maison jumelée) est formé de deux logements comprenant le même nombre de pièces, la seule différence portant sur un cellier non accessible de l'intérieur. Surface utilisable : 55 m² 66 par logement. »

Je m'empresse de préciser que la plupart de ces importants travaux que j'ai observés ne tendent qu'à réaliser des demeures provisoires ou encore à créer ce type semi-provisoire — déjà très satisfaisant ! — qui, au train dont vont les choses, sera sans doute destiné à être utilisé fort longtemps. Quant à la reconstruction proprement dite, quant à la réédification normale des grands immeubles anéantis par la guerre, ce n'est ici, comme dans toutes les autres provinces, qu'une noble espérance. Ici, comme partout, c'est la question financière qui limite les efforts des hommes. Au cours de notre voyage en Bretagne nous serons obsédés par ce douloureux leïtmotiv : le manque d'argent !

Cette belle ville de Rennes, malgré les épreuves qu'elle a supportées, est en voie d'accroissement. Elle comptait 98.538 habitants en 1939 et elle en a aujourd'hui 113.800. Importante jonction de voies ferrées, lieu de rencontre de très nombreux cars, marché très actif d'une région riche, elle constitue un centre d'attraction pour les popula voisines, et c'est ce qui explique qu à affluer à la municipalité les d logements. Il reste un millier de satisfaire. Contre vent et marée, donc bien vivante et promise, ma un bel avenir.

NULLE part en France, écrit son puissant roman *les* voyageur ne rencontre de aussi grandioses que ceux offerts p bassin du Couesnon et par les vall entre les rochers de Fougères et de Rillé.



Chaque année, au cours de grands pardons qui attirent des milliers de personnes en proce

A Fougères, on monte aisément ju esplanade d'où l'on découvre, sur le de la Bretagne, un panorama d'une p vaste comme la mer.

Fougères se trouvant en dehors de voies de communication et n'ayant d'hui, aucune signification stratégiqu jamais compris pourquoi les Amér venus, dans la nuit du 11 juin, déver coup une grêle de bombes sur cette ravissante sous-préfecture de 20.452 (elle n'en a plus maintenant que 19.2 trois cents ou quatre cents personne sant totalement 578 immeubles et en e geant 1.858, dont, après la libéra étaient définitivement réparés, tandis

mis « hors d'eau », c'est-à-dire en état
ire d'habitation. Seize usines de chaus-
vaient été anéanties, tandis que dix-neuf
avaient subi des dommages qui leur
nt perdre 50 % de leur valeur. Fou-
on le sait, est un centre industriel où,
ne forme généralement artisanale, 5.500
0 ouvriers se consacrent à la fabrication
chaussure. Vous vous en douteriez rien
voyant si souvent rouler dans les rues
itures à bras chargées de grandes feuilles
. Trois millions de paires sortent annuel-
de la jolie ville, ce qui représente 8,6 %
e la production française. Au lendemain
désastre, et malgré les difficultés des
isionnements en matières premières, la

les Bretons fêtent leurs saints patrons.

laborieuse de Fougères fit preuve d'une
e exemplaire, travaillant parfois sous la
et la neige, dans des ateliers sans toiture.
d'efforts ont abouti à ceci que, dès 1946,
rication fougeraise dépassait les résultats
oques antérieures à la guerre.
lendemain du sinistre, il fallait songer
ger cette population éprouvée, et, natu-
ent, c'est à la construction provisoire
a recouru. On a édifié d'abord soixante-
baraques en bois, de types divers,
ortant plusieurs logements et pouvant
r cent familles, et l'on a créé, en outre,
roupe commercial en bois, près de la
où vingt-sept rez-de-chaussée en pierre
ennent aussi des installations du même

ordre. Au lotissement du boulevard Saint-Germain je trouve, en voie d'achèvement, vingt-neuf maisons du type d'Ille-et-Vilaine. Huit autres ont été mises en chantier il y a un mois. Que ce soit à la cité Jean-Alain, où l'on élève cinq maisons jumelées dites « d'Etat », ou à La Chalière, où quarante maisons sont prévues pour quarante ménages ; que ce soit à Lecousie, près Fougères, au lieudit Le Roulais, tout porte la marque d'une grande activité, entravée seulement par le manque de crédits. Enfin, on va créer à Fougères, pour deux cents ouvriers étrangers à la localité, un de ces cantonnements du type O. N. C. O. R. qui comportent des dortoirs, un restaurant et même, dans certains cas, une salle de spectacle.

QUAND, de loin, on observe Saint-Malo, on a l'impression que les célèbres remparts sont intacts et qu'après tout le désastre, ici, n'est point irréparable. C'est qu'on a déjà oublié cette haute rangée de toitures bleues qui, naguère, surmontaient la ligne des murailles de granit, et cet aigu clocher comparé, si souvent, au mât d'un navire. Sans doute, quelques tours bien connues ne portent que trop la trace des bombardements, mais, somme toute, le relief extérieur de Saint-Malo semblerait n'avoir point trop changé.

Mais, dès qu'on a franchi l'une des portes de cette ville si connue des Parisiens, si débordante de vitalité, si essentiellement saturée de toutes les traditions françaises, on s'aperçoit qu'elle n'est plus qu'un amoncellement de décombres presque désert. Le vaisseau de la cathédrale, amputée de sa flèche, a seul survécu au désastre. Ici, comme au vieux Calais, comme à Saint-Nazaire, le désastre est absolu.

Saint-Malo était resserré, dans son enceinte, au point de ne contenir aucune place publique, aucun espace vide. Aussi, comme on ne voulait pas encombrer les autres surfaces, réservées aux reconstructions futures, n'a-t-on pas pu ici, comme en tant d'autres cités saccagées, ramener une apparence de vitalité par la création d'habitations provisoires. Bref, à part quelques maisons isolées qui ont survécu par miracle, Saint-Malo n'est plus qu'un cimetière, mais un cimetière dont le promeneur peut cependant faire encore le tour en suivant le chemin de ronde, si connu, du célèbre rempart. Mais, ô surprise, c'est cependant dans cette nécropole que je constate la première tentative authentique, sur notre territoire, de reconstruire en granit l'un des grands immeubles d'habitation du passé. Et déjà, en certaines de ses parties, cette bâtisse, exacte reconstitution de la tradition malouine, et destinée à fournir trente et un logements, monte jusqu'au premier étage, et elle serait plus avancée si l'on ne manquait pas d'argent pour continuer cet effort.

« La future reconstruction de Saint-Malo, m'a dit le maire de la ville, a posé un problème de plan virtuellement résolu. Une grande partie du tracé ancien, si pittoresque, a été respectée, fort heureusement.

» Au point de vue style, tous les amis de Saint-Malo se sont trouvés d'accord pour restituer les façades de granit, d'expression classique, les toits monumentaux en ardoise et les cheminées monumentales.

» Le problème non résolu est celui de la hauteur. Notre idée et notre souhait sont de voir édifier une architecture de grandeur et de noblesse (cinq à six étages), permettant le relogement des sinistrés et le logement des touristes, avec des vues sur mer, et qui dressera, sur l'horizon marin, par-dessus le rempart, un Saint-Malo rajeuni, grandi, fortifié, pareil à une citadelle. »

Puisqu'on manquait d'espace dans la vieille enceinte historique de Saint-Malo pour y installer les œuvres provisoires, force fut d'en trouver ailleurs, et c'est à cette tâche que le service de la Reconstruction s'appliqua, obligé de déborder sur la périphérie et jusque sur les communes voisines. Cette nécessité l'obligea même à poursuivre, en divers endroits, de très importants travaux de voirie. Tout ce que je vois témoigne des réels efforts qui ont été faits pour remédier, dans la mesure du possible, aux malheurs des sinistrés. La cité de bois de Courtonville abrite quatre-vingts commerçants, et celle de Rocabey, vaste et édifiée en pierres hourdies à la glaise, contient cent cinquante installations du même ordre. Le fameux type semi-provisoire des maisons d'Ille-et-Vilaine prévaut à Saint-Servan et à la cité Gambetta, tandis qu'on a employé à la cité de l'Espérance des pierres dites « de récupération ». A Saint-Servan encore, voici le très intéressant chantier-école de Riancourt, où une trentaine de maisons devront fournir environ quarante-cinq logements. On recourt ici à la maçonnerie normale, en pierre de taille, mais il faut s'attendre, dans ces conditions, tout comme dans les autres parties de la France, que l'habitation fournie à chaque ménage coûte environ un million ! Nous voyons s'appliquer, sur ce chantier, sous la conduite de moniteurs expérimentés, des manœuvres quelconques, des jeunes gens qui étaient naguère sans spécialité, mais dont on parvient, peu à peu, à faire de vrais maçons. A la grève de Chasles, l'organisation connue sous le nom de l'O. N. C. O. R.

prépare ses vastes installations destinées à loger des ouvriers reconstructeurs. On fait tout ce qu'on peut, avec les ressources limitées dont on dispose, pour répondre aux plus pressantes nécessités. Toutefois, voit-on poindre le jour où notre Saint-Malo sera réédifié, à l'intérieur de ses murailles, tel qu'il était autrefois ? Cela, c'est une tout autre question.

On sait que les deux localités de Saint-Servan et de Paramé sont si étroitement reliées à Saint-Malo qu'on les prendrait pour des quartiers de cette ville. Elles ont souffert, elles aussi. Saint-Servan a perdu deux cent trente-neuf immeubles, sans cependant présenter le spectacle d'horreur dont on frémit à Saint-Malo. Paramé, étendu le long de la Grande Grève, derrière son mur de granit et son brise-lames composé de troncs d'arbres, a gardé toute sa physionomie d'autrefois, en dépit des brèches que l'on remarque parfois dans ses alignements. Ayant traversé l'embouchure de la Rance, j'ai vu que Dinard, en face de Saint-Malo, portait bien aussi quelques blessures, sans que les aspects enchanteurs de l'un des plus beaux sites de l'Europe aient été pour cela diminués.

Il est important de faire remarquer à tous ceux qui pourraient ne pas s'en apercevoir

Les dentelles bretonnes sont réputées. Les pièces qui ont été fabriquées pendant les longs soirs d'hiver sont vendues principalement sur les marchés.

que la création de toute cité provisoire — fût-elle même construite en bois — a comporté un travail préalable extrêmement coûteux. Il a fallu souvent créer des routes nouvelles pour desservir ces agglomérations. Il a fallu songer à cette question, si délicate, que comporte l'évacuation de toutes les substances que les Anglais appellent très justement les *nuisances*. Il a fallu creuser des tranchées pour faire parvenir au groupe nouveau l'eau potable, le gaz, l'électricité. Ainsi, toute cité provisoire nécessite des dessous aussi compliqués que la construction la plus définitive. Quand on se représente sérieusement tout cela, quand on suppute aussi l'énorme volume des travaux publics effectués depuis la libération, on juge beaucoup trop pessimistes ceux qui se bornent à déclarer qu' « on n'a rien fait ». On a, au contraire, fait beaucoup de choses, et, si elles paraissent insuffisantes, c'est à cause de l'énormité des blessures qui nous ont été infligées.

Jusqu'à quel point la marine malouine a-t-elle été affectée par le désastre, elle qui, en 1938, tenant la tête de la grande pêche de Terre-Neuve, débarquait plus du tiers du stock de morue salée recueilli par tous nos ports de France ? Bornons-nous à comparer quelques chiffres :

Saint-Malo, en 1939, consacrait à la grande pêche dix chalutiers, cinq voiliers à moteur et quatorze voiliers simples. Or, l'effectif présent comporte deux cordiers à moteur de 800 tonneaux, un cordier à vapeur de 1.200 tonneaux et six chalutiers. Cette flotte sera complétée, en 1948, par un ou deux chalutiers neufs, construits en Amérique. Il faut aussi parler de la pêche hauturière. Cet armement est de création récente et remonte à 1946. Actuellement, une quinzaine de petits chalutiers en bois, de 15 à 25 mètres, se livrent à cette pêche au large des côtes anglaises et irlandaises. Son apport en produits de pêche est très appréciable pour l'approvisionnement des communes urbaines du département, et même de la capitale.

En ayant fini avec le groupe de Saint-Malo, et après avoir pris conseil auprès des experts, je décide de traverser, sans m'y arrêter, les heureuses Côtes-du-Nord, qui ont supporté, comparativement, peu de ravages, et c'est vers Brest que je me dirige directement.

A Brest, je pénètre, tout étonné, dans la capitale du baraquement. Tout, ici, est en cabanes : non seulement les établissements commerciaux, mais la mairie, les écoles, les lycées, les hôpitaux. Il existe une cité judiciaire, qui contient le tribunal civil, le tribunal de commerce, les prud'hommes et la justice de paix. Il existe même une cité des partis politiques ! Cherchez-vous une chambre dans un hôtel ? Il faut vous adresser, en vue de la gare, au grand hôtel-baraque, long de 45 mètres et large de 13 m. 20, dans lequel il y a trente-huit chambres, parfaitement tenues.

Hélas ! c'est que Brest, le Brest central, a littéralement disparu ! Il est remplacé par une savane, au milieu de laquelle l'administration, à grands frais, fait établir la nouvelle voirie, sur laquelle se reconstruira, un jour, le Brest des âges futurs. Il a fallu, à cet égard, faire de véritables trouées dans la masse des anciennes fortifications, dérasées. J'ai eu les plans de ces travaux sous les yeux : ils prévoient d'immenses innovations. Le grand public, impatient, ne se représente pas ce que ces œuvres préliminaires ont déjà coûté d'efforts et d'argent.

Le Brest contemporain est tout en bois ou en parpaings de ciment. L'énormité des travaux publics qu'il fallait d'abord mener ici devait, et devra forcément, absorber beaucoup de ressources. Deux ponts à établir sur la Penfeld, dont l'un doit aboutir à l'emplacement de l'ancienne rue de Siam ! Tous les quais du port de commerce à relever ! Car les envahisseurs avaient tout fait sauter. La mer avait envahi ces endroits où, aujourd'hui, nous circulons et où se dressent des grues américaines apportées par les *Liberty-Ships* pour remplacer notre ancien matériel anéanti. Des 1.500 épaves qui encombraient le port, il n'en reste plus qu'une infime partie. Heureusement, Brest a eu la chance d'avoir à la tête de ses travaux M. Piquemal, ingénieur des ponts et chaussées, esprit clairvoyant, grand réalisateur, s'il en fut. Celui-ci est arrivé à reconstituer, au port de commerce, des quais où je vois des *Liberty-Ships* en train de décharger leurs cargaisons. Il a construit un énorme chai destiné à recevoir les vins « en vrac » et capable de contenir 38.000 hectolitres. Partout, je vois d'immenses magasins en voie d'achèvement; des quais dont on peut enfin se servir ; je vois la forme de radoub, qui a été asséchée sans batardeaux, et un vaste terre-plein créé avec des matériaux de déblaiement, amorce, me dit-on, de la future zone franche.

Ce qui me frappe dans la zone brestoise, qu'il s'agisse de créations permanentes ou provisoires, c'est le nombre et l'étendue des travaux entrepris.

Au chantier des constructions d'Etat de Petit-Paris, onze immeubles de trois étages, devant fournir quatre-vingts logements, sont d'une très belle venue. Que ce soit à Reredern, au Pouliguen, à l'ancien polygone, à la gendarmerie ou à Kervallon, les agglomérations de baraques sont impressionnantes. Et, à Lanredec, la construction des I. S. A. S. (Immeubles sans affectation spéciale) est fort avancée. Il s'agit là, je l'ai déjà expliqué, de constructions définitives que l'Etat se réserve de proposer, comme des indemnités, à des sinistrés ou à des personnes dépossédées à la suite de divers remembrements. Au fort de Quelmeur, nous voyons se préparer ces groupes de l'O. N. C. O. R. destinés à abriter, au nombre de six cents, des travailleurs étrangers. Et cependant, malgré l'immense labeur que l'on constate ici, la ville n'a pas encore retrouvé toute sa population d'avant guerre. Elle comptait autrefois 120.000 habitants et elle n'en a plus que 90.000.

Certes, les Brestois rendent un hommage éclatant aux efforts si méritoires qui ont déjà été faits pour arracher leur cité aux conséquences du désastre. Mais, rêvant pour elle de très grandes destinées, ils font ressortir tout ce que les solutions adoptées jusqu'à présent ont encore d'imparfait. C'est dans cet esprit que M. Lombard, président de la Chambre de commerce, m'a dit :

« Près de trois ans après la libération, les navires ne peuvent toujours pas accoster directement à quai, mais doivent être déchargés par l'intermédiaire de chalands. De ce fait, nos prix risquent de rester très au-dessus de ceux pratiqués dans les autres ports.

» Les pouvoirs publics ont toujours considéré le Brest commercial comme un port secondaire, incapable d'aucun développement. Cependant, l'évolution de la marine marchande se poursuit. La tendance qui veut que la taille des navires et leur tirant d'eau s'accroissent se confirme chaque jour davantage, et nos côtes brestoises comptent parmi les points géographiques de la France et de l'Europe susceptibles de s'adapter à un tel trafic. Déjà, la Beethleem Stell Co utilise des cargos de 177 mètres de long, 23 m. 80 de large, 10 m. 50 de tirant d'eau, 24.500 tonnes de portée en lourd.

» Le problème des ports qui ne possèdent pas tous des quais en eau assez profonde pour recevoir de tels navires retarde seul cette évolution. A ce point de vue, le port de Brest est un des rares ports de France et d'Europe qui semblent avoir été créés par la nature pour rendre possible l'emploi des cargos très volumineux. »

Il est certain que la position géographique de Brest et la profondeur exceptionnelle de ses eaux semblent lui promettre le plus bel avenir. Et, en tout cas, je dois reconnaître qu'après les diverses tournées accomplies par moi dans diverses régions sinistrées, c'est Brest qui me laisse la plus forte impression de vitalité et de labeur fécond.

FIN

Photographies Adep, *France-Illustration*, Rapho et Vignier.

Une jolie vue du port de Brest, au cours d'un pardon. Au premier plan, le port de commerce.

«FRANCE-ILLUSTRATION» EN U.R.S.S. (*)

PRÉCURSEURS

par notre envoyé spécial VICTOR HENRY

Cette librairie de la rue Gorki est spécialisée en ouvrages politiques, au premier rang desquels on remarque ceux du maréchal Staline.

Si l'on peut contester la réussite du gouvernement soviétique sur le plan social, il faut reconnaître, en revanche, que sur le plan culturel il a réalisé de très belles choses. Il a combattu avec succès l'ignorance, en réduisant progressivement le nombre des illettrés, qui constituent actuellement un très faible pourcentage de la population. Il a multiplié le nombre des écoles communales, des écoles d'enseignement technique et des universités, et l'instruction générale a été nettement développée et amplifiée.

L'ancienne élite intellectuelle, la fameuse « intelligentzia », dont il ne subsiste que quelques rares représentants au sein du corps professoral, décimée au cours de la Révolution, a été remplacée aujourd'hui par une nouvelle couche d'intellectuels soviétiques. Cette nouvelle « intelligentzia » est très manifestement au-dessous du niveau culturel de l'ancienne. Elle connaît infiniment moins bien les langues étrangères, est moins brillante et est, en général, beaucoup moins européanisée. Mais il faut tenir compte du fait que, issue directement du peuple, elle est formée d'intellectuels à la première génération, dont les pères étaient encore des ouvriers ou des paysans. Aussi reflète-t-elle bien mieux que la précédente la véritable Russie, étant infiniment plus près du peuple et ne constituant plus une minorité totalement séparée des masses populaires. Même si, dans deux ou trois générations, les intellectuels soviétiques se rapprochent davantage de leurs anciens, en s'éloignant fatalement des masses populaires, la séparation ne sera plus jamais aussi totale, la compréhension, aussi difficile que par le passé.

Le peuple russe a répondu avec ardeur aux efforts du gouvernement. C'est un peuple jeune, et, comme tous les peuples jeunes, il est avide de s'instruire, avide de savoir et il a le goût de la lecture. On lit énormément en Russie, et les tirages des journaux et des livres sont manifestement insuffisants pour satisfaire, même approximativement, les besoins. Le manque de papier, qui est encore aigu aujourd'hui, fait qu'on tire souvent à 20.000, 25.000 exemplaires, et le plus fort tirage de librairie ne dépasse pas 250.000 exemplaires, ce qui est trop faible, évidemment, pour l'ensemble du territoire.

Aussi, quelques jours à peine après la sortie d'un livre, on ne peut plus se le procurer, et il faut attendre que des exemplaires fassent leur apparition chez les bouquinistes. (Il est intéressant de noter qu'en dehors des ouvrages de Trotsky et de Boukharine on peut trouver chez les bouquinistes tous les anciens auteurs, même les plus « réactionnaires », ou des auteurs émigrés, comme Milioukov.) Le lecteur moyen russe connaît non seulement les principaux auteurs classiques russes, comme Gogol, Tolstoï, Pouchkine, Dostoïevski, etc., ou les auteurs soviétiques contemporains, il connaît également un grand nombre d'auteurs étrangers. J'ai vu entre les mains des ouvriers Jack London, K. Jérôme, Maupassant (qui est un écrivain très aimé en U. R. S. S.), dont les ouvrages étaient lus avec un très grand intérêt. Dans deux ou trois bibliothèques on m'a dit que Flaubert, Zola, Balzac et Dickens étaient des auteurs très populaires et très demandés. Les Russes visitent très volontiers les musées, et je dois reconnaître que je n'ai jamais vu dans un musée en Europe autant de visiteurs que dans les musées soviétiques, où l'on trouve une foule dense à n'importe quelle heure, n'importe quel jour de la semaine. Des visites par groupes, sous la conduite d'un guide, sont particulièrement goûtées, et ces guides, dont la plupart sont des professeurs ou des conservateurs de musée, sont généralement très compétents et donnent de très bonnes explications à leurs auditeurs.

La vie artistique est également intense. Dès le début de la Révolution, les dirigeants soviétiques ont accordé toutes sortes de privilèges aux artistes, et ils le font toujours. Quant aux théâtres eux-mêmes, le gouvernement soviétique continue la tradition tsariste en les dotant de larges subsides, ce qui leur permet un perfectionnement technique continuel et une grande richesse de mise en scène. Tous les théâtres de Moscou possèdent des scènes tournantes permettant de préparer plusieurs tableaux à la fois. Tous les metteurs en scène sont uniquement inspirés par le souci artistique pur, et la question du rendement financier de la pièce ne se pose guère. On ne joue pas, comme en Europe ou aux Etats-Unis, une pièce un nombre incalculable de fois sans relâche, mais chaque théâtre a un répertoire de quinze à vingt pièces, qu'il joue à tour de rôle (une pièce n'est jamais donnée plus de deux fois par semaine, au maximum). La seule question qui joue lors du choix de la pièce, et c'est là l'éternel problème du régime soviétique, c'est son orientation. Si l'on peut jouer sans aucune difficulté des pièces simplement divertissantes, il n'en est pas de même pour une pièce à thèse. Dans ce cas, on examine longuement la question de savoir si cette pièce correspond aux conceptions soviétiques. Les pièces modernes soviétiques sont généralement réalistes et, de ce fait, ne ressemblent en rien au théâtre d'Anouilh, de Sartre ou de Camus. Par ailleurs, l'existentialisme a été violemment attaqué par les critiques russes, bien qu'aucune œuvre de cette tendance n'ait été traduite, et le public ne le connaît donc pas du tout. Les critiques russes considèrent, à juste titre, que l'existentialisme n'apporte aucun idéal ni aucune base positive à la jeunesse, cherchant, au contraire, à la persuader que la seule vérité est un nihilisme total. Malgré certaines restrictions, le répertoire des théâtres de Moscou est très riche et varié. En dehors des pièces modernes, comme *Ivan le Terrible, le Grand Tsar, la Jeune Garde, la Question russe*, de Simonov, on joue toutes les pièces classiques du répertoire russe et de très nombreuses pièces étrangères. *Adrienne Lecouvreur, Phèdre, Madame Bovary, l'Annonce faite à Marie* figurent au répertoire des théâtres moscovites, à côté des pièces de Bernard Shaw, de Sheridan, de Lope de Vega et même des drames de Shakespeare. Dans chaque cas,

(*) Voir *France-Illustration* des 19 et 26 juillet 1947.

la mise en scène et le jeu des artistes sont parfaits. Si, à l'Opéra, on ne donne généralement que des opéras russes, en revanche le ballet, qui reste à la hauteur de sa réputation, est souvent inspiré par des thèmes étrangers. Et quant à l'opérette, Offenbach, Kalmann et Strauss continuent à tenir l'affiche.

La pièce la plus remarquable et la plus intéressante que j'aie pu voir à Moscou est indiscutablement *le Grand Tsar,* de V. Soloviov, jouée au théâtre artistique de Moscou. Tout comme la pièce d'Alexis Tolstoï, *Ivan le Terrible,* elle est consacrée au tsar Ivan IV, mais elle est bien plus riche, plus nuancée et plus réussie que la première. C'est une véritable apologie d'Ivan le Terrible, présenté comme un homme d'Etat remarquable, ayant des idées politiques et des conceptions devançant son temps, véritable précurseur de Pierre le Grand. Dans un monologue fort curieux, Ivan le Terrible exprime sa conviction que, contrairement à ses contemporains, qui ne voient en lui qu'un despote sanguinaire, les générations futures sauront dégager la véritable portée de sa pensée politique et comprendre que la seule idée qui l'a guidé à travers tout son règne était l'amour de la Russie. C'est une réhabilitation complète d'Ivan le Terrible et du régime de terreur institué par lui. L'auteur démontre que, si un chef lutte pour le bien du peuple et pour la grandeur du pays, les méthodes de terreur les plus sauvages employées pour briser une opposition butée et haineuse se trouvent parfaitement justifiées. La pièce finit par une sorte d'apothéose où Ivan IV lève son verre à la grandeur de la Russie, au milieu de l'enthousiasme des spectateurs, qui, debout, applaudissent à tout rompre. D'ailleurs, ce patriotisme enthousiaste et débordant, ce nationalisme profond et vif se rencontrent à chaque instant, et je n'oublierai pas de sitôt le film *Croiseur Variag* (sorti en janvier 1947, c'est-à-dire plusieurs mois après la mise en vigueur de la ligne Idanov), qui constitue l'antithèse la plus absolue au célèbre *Cuirassé Potemkine.* En effet, *le Croiseur Variag* relate un épisode historique de la guerre russo-japonaise (et se trouve donc situé, à quelque dix-huit ans près, non loin de l'histoire du *Potemkine*), où un croiseur russe, bloqué au moment de la déclaration de la guerre dans un port neutre en Corée, refuse de se rendre, accepte le combat et coule, après avoir envoyé par le fond plusieurs unités japonaises. Les héros de ce film sont des officiers du tsar, héroïques, humains, pleins d'affection et de compréhension pour les matelots, qui les adorent et avec lesquels ils ne forment qu'une seule et unique famille de marins russes, constamment au service de la mère patrie. Du *Potemkine* au *Variag* il y a tout un monde, la grande boucle de la Révolution est désormais bouclée.

Le fossé qui sépare la Russie stalinienne 1947 de la Russie des années héroïques de la Révolution est aussi grand que celui qui sépare le *Variag* du *Potemkine.* Le marxisme de Lenine a subi une profonde phase finale. Dans les années héroïques, Lenine et ses premiers compagnons de lutte ont essayé d'appliquer effectivement à la Russie le programme marxiste, et, à l'époque, toute la politique étrangère et intérieure de l'U. R. S. S. fut inspirée par des considérations doctrinales pures. Pratiquement, cela se traduisit par la suppression totale du droit de propriété et de succession, par l'abolition de l'argent et l'introduction du système du troc, par l'affaiblissement systématique des liens de famille, par une violente campagne antireligieuse et par la négation en bloc de toute l'histoire russe, avec ses traditions et ses données permanentes. En matière de politique étrangère, Lenine a pratiqué l'internationalisme intégral, en condamnant toute la politique étrangère impérialiste de la Russie des tsars.

De ces conceptions premières, il ne subsiste pratiquement plus rien aujourd'hui, aussi bien dans les vues du Kremlin sur la politique étrangère que dans la structure interne de la société soviétique. Staline, et c'est peut-être là qu'est son génie, s'est aperçu rapidement que les conceptions sectaires de Lenine n'avaient aucune emprise sur le peuple russe. Sentant mieux que son maître l'âme et le fond véritables du peuple russe, Staline a donné un autre cours au bolchevisme soviétique

Au parc Gorki, la jeunesse soviétique partage son temps entre les jeux et la culture physique sous la direction de monitrices qualifiées.

e stade nautique Dynamo, à Moscou, comporte tout ce qui eut favoriser les nages de ompétition, ainsi qu'un plon- eoir impressionnant. Quant ux baigneurs plus modestes, s disposent, au bord du canal Moskwa-Volga, d'une plage ropice au repos, à la détente aussi aux bains de soleil.

en inaugurant l'ère du bolchevisme national, qui est fort loin de la véritable doctrine marxiste.

Staline a rétabli progressivement le droit de succession et de propriété, la vie familiale, la hiérarchie dans la structure sociale. Il a mis fin au courant antireligieux en redonnant à l'Eglise orthodoxe la possibilité du libre exercice du culte. Enfin, Staline est revenu aux anciennes traditions, à la réhabilitation intégrale du passé et à la glorification de tous les bâtisseurs de l'empire, comme Ivan le Terrible ou Pierre le Grand. La Russie stalinienne est redevenue impérialiste et nationaliste. Ceci explique la résurrection de l'Eglise orthodoxe, car, en Russie, le sentiment religieux a toujours été étroitement lié au sentiment national, et au cours de tout le moyen âge russe l'orthodoxie a été le symbole de la résistance nationale russe contre la pénétration occidentale. La renaissance de la caste militaire (et non de l'armée, qui fut reconstituée dès les premiers jours de la Révolution pour faire face aux assauts de tous les adversaires) a été parachevée au cours de la guerre. Fêtés par la propagande officielle comme les continuateurs de Koutouzov et de Souvorov, rendus très populaires par la victoire qu'ils ont remportée sur l'ennemi avec leurs soldats, les officiers de l'armée soviétique constituent à nouveau aujourd'hui une classe privilégiée. Bien habillés, bien nourris, bien rémunérés, au premier rang des cérémonies et des spectacles, les officiers, et surtout les officiers supérieurs, occupent une place d'honneur dans la société soviétique. Avec la hiérarchie militaire rétablie, les uniformes nombreux et impeccables, aux épaulettes dorées, ont fait leur réapparition. Il est évident que les officiers soviétiques constituent une classe à part ainsi qu'une force réelle et considérable. Cependant, je crois qu'on a tout à fait tort, à l'étranger, de considérer qu'obligatoirement l'armée doit se heurter au parti, d'imaginer des « complots militaires » en faisant jouer périodiquement tel ou tel chef militaire soviétique contre Staline ou le parti. La nouvelle caste des officiers est toute jeune. Elle est très hétéroclite, englobant aussi bien des officiers communistes que des sans-parti. Elle n'a pas encore de conscience propre en tant que caste fermée, en tant que classe sociale, et je crois qu'il se passera encore quelque temps avant qu'elle apparaisse comme un facteur sérieux sur la scène politique intérieure russe.

Le régime soviétique est, incontestablement, fort et solide, mais l'une des principales sources de sa force même contient en elle un germe certain de faiblesse.

Ce qui constitue la force de ce régime, c'est le fait que la plus grande partie de l'élément actif de la nation, c'est-à-dire les hommes et les femmes jusqu'à quarante-cinq ans, n'a pratiquement pas connu autre chose que le régime soviétique. Toute une génération a été élevée dans l'esprit bolchevik, et même un adulte de quarante-cinq ans n'avait que quinze ans au moment de la Révolution, c'est-à-dire était sans aucune formation politique et sans aucune base idéologique. Complètement isolé du reste du monde, soumis, jour après jour, à un martèlement intense de la propagande officielle, ne pouvant pas lire un seul journal qui ne soit pas un journal officiel du parti, le peuple russe vit derrière un mur étanche, ignorant totalement l'existence même des principes démocratiques à la manière occidentale. La grande majorité des Russes ne peuvent même pas écouter les émissions étrangères, car les appareils de radio russes ne captent que les émissions soviétiques. A cela s'ajoute le fait que l'enseignement est conçu de telle façon qu'on inculque, du jardin d'enfants à l'université, aux futurs citoyens un conformisme total et aveugle à la doctrine officielle. Il est évident que, dans ces conditions, la plupart des Russes n'ont aucun point de comparaison, aucune base nécessaire pour soumettre leur régime à une critique constructive.

Ne connaissant ainsi rien d'autre que le régime communiste, ne possédant aucune autre idéologie, se trouvant dans l'impossibilité absolue, théorique et pratique, d'avoir un parti politique quelconque, les Russes ne peuvent pas créer une opposition. Ils ne peuvent pas imaginer quelque chose d'autre pour remplacer le bolchevisme. Si on leur offrait de se prononcer en toute liberté sur leur régime, ils ne le rejetteraient certainement pas. Cependant, s'ils sont incapables d'imaginer un autre système politique, les Russes peuvent imaginer, en revanche, un relâchement du régime, et l'on a même l'impression qu'ils le désirent ardemment.

D'autre part, la guerre a ouvert elle-même une brèche dans le régime soviétique, en jetant brutalement, et sans aucune préparation, des millions de Russes en Europe, où, malgré l'état de guerre et de dévastation, ils ont pu se rendre compte des conditions matérielles et morales de l'existence dans le monde capitaliste. Quels que soient les efforts entrepris depuis par le gouvernement pour effacer la moindre trace de ce contact, le point de comparaison était enfin trouvé. Les dirigeants soviétiques resserrent aujourd'hui les vis de tous les leviers de commande et accentuent encore l'emprise du parti sur tous les plans. A la place de la détente espérée, on assiste à une tension encore plus grande que par le passé, et la ligne Idanov a provoqué un vif mécontentement, car les Russes, fatigués après l'immense effort fourni, désirent avant tout se détendre et se distraire. D'autre part, les difficultés matérielles de l'existence se sont encore aggravées depuis la guerre et tous les espoirs en une amélioration rapide et sensible du niveau de la vie se sont également évanouis. Enfin, après l'effondrement des puissances de l'Axe, les Russes avaient espéré entrer dans une ère de stabilité et de coopération internationale, et ils se trouvent en présence d'une situation instable, tendue, où deux blocs hostiles se dessinent à nouveau. Tout cet ensemble de faits et de raisons a créé dans le pays un malaise certain, malaise qui n'échappe guère aux dirigeants soviétiques.

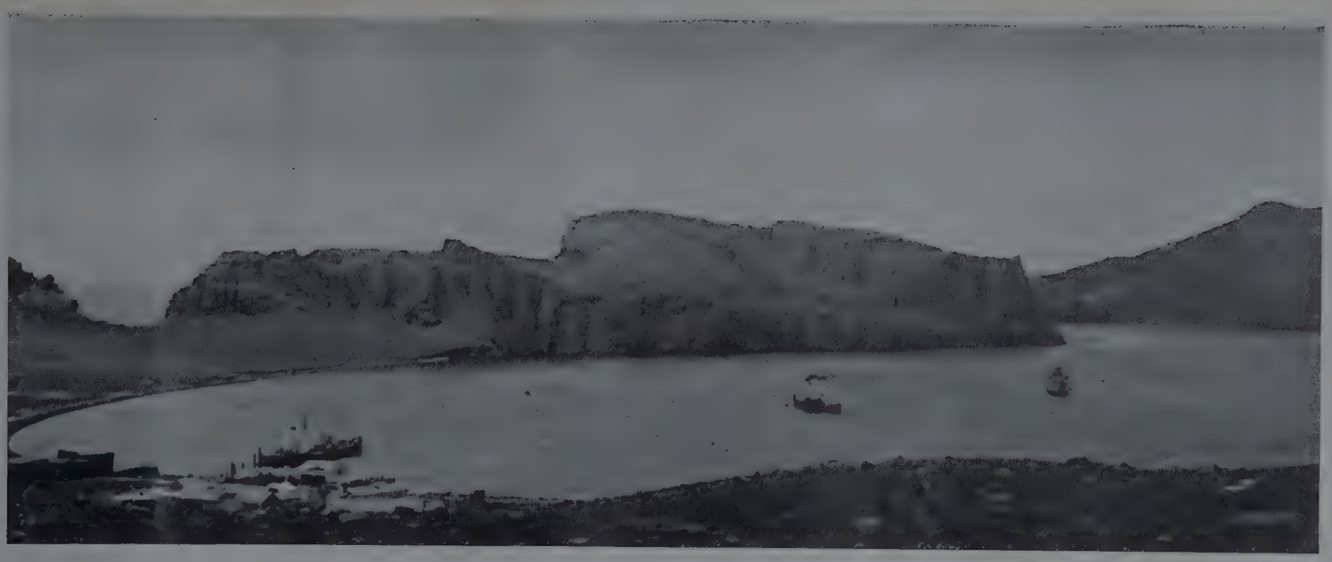
Que nous réserve l'U. R. S. S. ? Il est impossible de répondre à cette question, car déjà au XIX^e^ siècle le célèbre publiciste russe Herzen a écrit qu'aussi bien les Slavophiles que les Occidentaux se trouvaient en présence de l'énigme russe en se posant la question : « Que donnera tout cela ? »

« Etrange ville que Moscou, a dit Tchaadaév, le représentant le plus marquant de la tendance occidentale dans la société russe du XIX^e^ siècle, où l'on montre à chaque étranger le canon et la cloche géants. Canon qui ne peut pas tirer et cloche qui est tombée avant d'avoir sonné une seule fois. Etrange ville, dans laquelle les curiosités locales se caractérisent par leur ineptie ; où peut-être cette immense cloche muette est un hiéroglyphe qui symbolise cet immense pays muet, peuplé par une tribu qui s'est appelée les Slaves. »

FIN

Photographies A. F. P.

Bottés ou chaussés de caoutchouc, les Moscovites passent indifférents devant cette cloche gigantesque, l'une des merveilles du Kremlin.



Ancien cratère volcanique envahi par la mer et que dominent des falaises abruptes, l'île Déception, un des meilleurs ports de l'Antarctique, est presque totalement dépourvue de neige en été. On aperçoit, à droite, près de la passe d'entrée, le transport chilien Angamos *et les trois navires argentins : le* Chaco, *le* Patagonia *et l'*Ezourra. *A l'extrême gauche, les installations de Port-Forster détruites par les Anglais en 1941.*

CE QUE J'AI VU EN ANTARCTIQUE(*)

par notre envoyé spécial GUY WALRAND

On est frappé, lorsqu'on regarde une carte de l'Antarctique « américain », du nombre de noms français entre les parallèles 64 et 69 de L. Sud.

Il y a quarante ans, en effet, un des plus grands explorateurs français, le docteur Jean Charcot, fils du professeur Charcot, de la Salpêtrière, hivernait avec un vieux navire, *Le Français*, près de l'île Wandel, dans le détroit de Bismarck.

Charcot partait de nouveau du Havre en août 1908 avec son navire, le *Pourquoi pas ?*. Accompagné d'un état-major scientifique de premier ordre, il accomplit, durant deux ans cette fois, un travail scientifique considérable à tous points de vue, qui fait encore autorité en Amérique et dans le monde entier. Les cartes anglaises de la région de la Terre de Graham (1939) font état des sondages et des particularités hydrographiques découvertes par Charcot et ses compagnons. Ces hommes, animés d'une foi et d'un courage admirables, découvrirent en deux ans, dans tous les domaines, bien davantage qu'il n'en avait été trouvé en un siècle. Des milliers d'observations météorologiques permirent d'établir que le Pôle Sud est le centre d'une zone anticyclonique qui règle les conditions météorologiques de l'hémisphère austral dans son ensemble. Le travail d'exploration proprement dit ne fut pas moins important : le *Pourquoi pas ?* longea plus de 600 kilomètres de côtes nouvelles (Terre Loubet, Terre Fallières, etc.), découvrit des centaines d'îles au sud de la Terre de Graham, ainsi que deux des meilleurs ports de l'Antarctique américain : Port-Lockroy et Nenny Fjord.

Ce fut le dernier effort scientifique de la France dans ces régions. L'expédition française de Jean Charcot ouvrit ainsi une route maritime, route classique qu'ont empruntée après lui toutes les expéditions polaires.

L'expédition antarctique chilienne, à bord de l'*Angamos*, suivit presque pas à pas les traces de Charcot, effectuant en un mois le trajet qui demanda plus d'un an au *Pourquoi pas ?*

Pour la première fois, deux Français, l'etnographe Robin et l'auteur de ces lignes, voyaient les terres glacées, les terres oubliées que leurs compatriotes découvraient, au péril de leur vie, trente-sept ans auparavant...

Au début de février, dans le détroit de Bransfield, qui sépare la Terre de Graham des Shetland du Sud, l'*Angamos* longea, sous un ciel clair, pendant 50 kilomètres, la côte sud de l'île Livingstone. Seuls, quelques « nunataks » (sommets dont les pentes abruptes, balayées par le vent, ne permettent pas à la neige de s'amonceler) dépassaient la couche de glace de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur qui la recouvrait. Scintillant sous le soleil, ses glaciers crevassés tombaient abrupts dans la mer et semblaient près de s'écrouler.

Tout le monde semblait surexcité durant cette première journée antarctique. L'apparition au large de l'île Déception d'une centaine de « baleines bleues » avait littéralement fait sortir toutes les cameras, appareils photographiques, jumelles et longues-vues du Nord. Les trois cinéastes de l'expédition, emmitouflés jusqu'aux oreilles, veillèrent stoïquement, dans le vent glacé qui soufflait en proue, durant des heures, pour prendre quelques flocons de vapeur sur la mer d'un gris verdâtre.

Vers midi, le navire entra dans la baie Discovery, de l'île Greenwich (on attendait depuis quelques jours la frégate *Iquique*...).

Equipés de moufles, de passe-montagne, de lunettes noires, les membres de l'expédition attendaient impatiemment de descendre à terre, sur la petite plage de l'île où les marins de l'*Iquique* avaient commencé l'installation du poste météorologique.

Dès le début, ce furent les animaux qui attirèrent toutes les curiosités : pingouins papous, Antarctiens ou Adélie — phoque crabier ou phoque de Weddel — mouette « skua » ou pétrel géant étonnaient par le peu de crainte qu'ils avaient de l'homme. En réalité, ils n'en avaient jamais vu.

L'île tout entière était couverte d'une couche de glace qui variait de 100 à 500 mètres d'épaisseur. Seule une plage de 100 mètres de large et 400 mètres de long permettait d'aborder ; le reste des côtes était formé de falaises de glace, de 80 mètres de haut, qui s'écroulaient de temps à autre dans la baie, formant une véritable purée de glace, le « floës », dans lequel les canots à moteur circulaient à la vitesse d'un homme au pas.

Quelques accidents, heureusement sans gravité, se produisirent durant les premiers jours : quelques hommes tombèrent à l'eau et furent repêchés immédiatement. Ce qui peut sembler banal en d'autres lieux devenait en Antarctique très désagréable, car à cette époque l'eau de mer était à 1 degré 5 en dessous de zéro !...

Durant une expédition à l'intérieur de l'île, le glaciologue Bafrera s'égara dans le brouillard durant dix heures et perdit la vue durant deux jours — c'était un accident sans gravité, appelé « ophtalmie des neiges » et qui est bien connu de tous les skieurs ou alpinistes...

Diverses difficultés avaient retardé dès le début l'édification du poste météorologique, car les six ou sept bons ports de l'Antarctique se trouvaient occupés soit par l'Angleterre, soit par l'Argentine. Ce n'est qu'après plus d'une semaine de recherches que le chef de l'expédition chilienne, le commodore Guezalaga, put choisir une grande baie de l'île Greenwich, malgré les difficultés d'accès que celle-ci présentait.

Les marins de l'*Iquique* avaient presque terminé, le 20 février, sous la direction de l'architecte de la marine Julio Ripamonti, les travaux d'installation de la station d'hivernage. Celle-ci comprenait tout d'abord une maison préfabriquée, de forme demi-cylindrique, de 15 mètres de long, de 5 mètres de large et de 4 mètres de haut. Les parois étaient faites d'une triple épaisseur d'un feutre isolant spécial. Ce bâtiment était assis sur de solides fondations en béton et ancré au sol par de puissants câbles d'acier pour lui permettre de résister aux vents furieux de l'hiver antarctique. A l'angle droit de celui-ci fut édifiée une construction plus légère, en bois goudronné, qui abritait la cuisine, la station de radio, le magasin de vivres et l'atelier de réparations.

Les installations intérieures de ces deux bâtiments bénéficièrent de tout le confort moderne : chauffage central à l'aide de poêles à pétrole,

(*) Voir *France-Illustration* du 26 juillet.

cabines de douches, lavabos, cuisinière électrique, confort nécessaire pour les six hommes qui y passeront l'hiver, car à cette époque la température descend fréquemment à 35 degrés sous zéro et les vents dépassent 120 km.-h.

L'avion fait dès maintenant partie des expéditions antarctiques.

L'hydravion « Vougth Sikorski » qu'avait emmené l'expédition chilienne effectua son premier vol le 13 février 1947 et prit ensuite l'air chaque jour, en dépit des conditions météorologiques rarement favorables. En février, il n'y eut que quatre-vingt-dix minutes de soleil. Mais, le 3 mars, le jour se leva avec un soleil radieux dans un ciel sans nuages ; l'appareil vola toute la matinée et signala par radio que le détroit de Bransfield était libre d'icebergs, la visibilité, illimitée, et la mer, calme. L'*Angamos* quitta, fin février, l'île Greenwich, où il laissa un officier et une vingtaine d'hommes afin de terminer l'installation des deux habitations d'hivernage.

Les falaises noires et abruptes de l'île Déception — première étape de cette croisière — apparurent à l'horizon, presque cachées par une brume épaisse. Ancien cratère volcanique envahi par la mer, ce port, qui possède une excellente passe d'entrée de 500 mètres de large, est le meilleur de tout l'Antarctique. Durant tout l'hiver, les eaux du port restent libres de glace.

La température du sol de l'île atteignait en moyenne 9 degrés à 60 centimètres de profondeur. L'île Déception est une des rares de l'Antarctique qui soient presque totalement dépourvues de neige ou de glace en été. Par contre, un épais brouillard couvre l'île de façon presque continue.

Avant la guerre, il existait dans une partie de l'île un petit port permanent, installé par des baleiniers norvégiens : Port-Forster. Une quinzaine de bâtiments servaient à abriter les installations destinées à extraire l'huile de baleine.

En 1941, au cours d'un raid sur les confins de l'Antarctique, plusieurs croiseurs allemands réussirent à capturer ou à couler la presque totalité de la flotte de pêche anglo-norvégienne, et les autorités anglaises des îles Falkland firent sauter les installations du petit port afin d'empêcher que les navires de l'Axe pussent s'en servir comme base.

En mars 1947, seul le petit cimetière, surmonté d'une grande croix de fer, était intact, avec vingt-neuf tombes recouvertes de dalles de basalte qui portaient gravés des noms norvégiens.

A quelques centaines de mètres de ces ruines, deux petites maisons en bois goudronné, au sommet desquelles un drapeau claquait au vent. L'Angleterre était présente...

A l'entrée du canal de Gerlache, du nom du Belge de Gerlache, pris dans les glaces en 1897, les côtes de la Terre de Graham se voyaient distinctement, malgré un léger brouillard. L'île de Liége, double pyramide de glace, étincelait sous le soleil, et, brusquement, apparurent les premiers grands icebergs. De temps à autre, les glaciers des îles Brabant ou Anvers craquaient dans un bruit de tonnerre, et un énorme bloc de glace bleutée s'effondrait dans l'eau, au milieu d'une immense gerbe d'écume.

A la fin du canal de Gerlache, entre les deux murailles de glace des îles Anvers et Wiencke, Port-Lockroy était occupé par les Anglais. Dans leur petite maison en bois goudronné, les deux hommes — le lieutenant Huckle et le météorologiste Smith — semblèrent enchantés de cette visite inopinée. Seul, en effet, un baleinier russe leur était signalé pour quelques jours plus tard...

Pour la première fois, les membres de l'expédition purent observer cette chose admirable : une « rookerie » de pingouins (lieu de ponte).

Sur une grande place rocheuse de la baie Dorian, près de Port-Lockroy, huit ou dix mille pingouins papous vivaient en parfaite harmonie. Leurs seuls ennemis étaient la sinistre mouette « skua », le phoque de Weddel et, bien souvent, l'homme.

Agglutinés par groupes d'une centaine, les jeunes, encore couverts de duvet, piaillaient sans arrêt, se disputant, se battant même, sous l'œil indulgent d'un ou deux adultes... dont le rôle de surveillant ne faisait aucun doute. Les parents, nageant sous l'eau avec rapidité, pêchaient, sans se lasser, des crevettes, des mollusques ou des crustacés, extrêmement abondants dans ces eaux froides. Le repas de ces jeunes était chose curieuse : le petit pingouin papou, petite boule de duvet beige, s'avançait en se dandinant vers son père, lui grattait à plusieurs reprises le cou et tendait le bec largement ouvert pour recevoir la bouillie que l'adulte lui crachait dans la gorge. Finalement, ce dernier lui donnait un formidable coup de bec, et, en criant, le petit regagnait son troupeau, immédiatement remplacé par un autre.

On se fait, en général, une idée fausse de la vie animale dans ces régions. Celle-ci est relativement pauvre et extrêmement localisée.

Il existe dans l'Antarctique quatre races de pingouins (le mot est d'ailleurs impropre ; le pingouin étant un oiseau arctique, le terme scientifique est « manchot ») : le petit « Antarcticus », noir et blanc, avec une raie noire sur la gorge ; le « papou », un peu plus grand (0 m. 40), beige et blanc, avec un fin bec rouge ; l' « Adélie », noir et blanc, la tête entièrement noire, avec un petit cercle blanc autour de l'œil, est le pingouin type qui a été si souvent décrit par les explorateurs ; le pingouin « Empereur » est le plus bel oiseau de tout l'Antarctique : il est blanc, jaune et noir, avec un long bec orange ; il atteint 1 mètre de hauteur et vit par couple. C'est le seul animal qui séjourne à demeure sur ces terres désertiques, durant l'hiver.

Il existe également quatre races de phoques : le phoque de Weddel, de 2 m. 50 à 3 mètres de long, possède une fourrure grise parsemée de taches d'un jaune sale. C'est l'espèce répandue, avec le phoque de Dumont d'Urville, appelé aussi phoque crabier ou phoque blanc, à cause de sa fourrure, qui est d'un jaune pâle. L'éléphant de mer n'est pas une espèce de phoque proprement antarctique, mais on en rencontre souvent dans le nord de l'archipel des Shetland. C'est une espèce gigantesque, dont les mâles dépassent souvent 4 m. 50 de long et pèsent 1.500 kilos.

Le « léopard de mer », ainsi appelé à cause de la denture formidable qu'il possède, est en réalité un proche parent du phoque de Weddel. Il est extrêmement rare. Le phoque de Ross, dont la tête ronde est caractéristique, se rencontre par individu isolé.

Après le détroit de Bismarck, les îles Biscoë, l'île Adélaïde et la mer de Bellingshausen, l'*Angamos* entra, le 7 mars, dans la baie Marguerite. Ici encore on retrouve les traces de Charcot : Terre Loubet, Terre Fallières, de Jenny, de *Pourquoi pas ?*, baie Matha, baie Marguerite,

*L'*Angamos *à l'ancre, en février, dans Port-Lockroy (archipel de Palmer). Dans le fond, l'île Anvers avec le mont Francais (2.862 mètres).*

Les animaux antarctiques n'ont, pour la plupart, jamais vu l'homme. Ce cormoran, aux yeux bleus, tenu fermement par l'auteur de ces lignes, fait une bien cruelle expérience de la supériorité humaine.

du nom de la femme du chef de l'expédition française... Au milieu de la baie Marguerite, le navire croisa les immenses icebergs tabulaires, de plusieurs kilomètres de long, qui viennent du canal Georges VI. En deux heures, il fut facile d'en compter plus de deux cents, qui se dirigeaient vers le nord-ouest.

A plus de 100 kilomètres on apercevait au sud, voilées par quelques nuages, les hautes montagnes de la Terre Alexandre Ier, qui est séparée de la Terre de Graham par le canal Georges VI. Cette région a été minutieusement explorée par l'expédition anglaise de John Rymill, qui y séjourna plus de deux ans, de 1934 à 1937, et qui y effectua un travail admirable.

Le soir, les hautes terres englacées de la côte Fallières se coloraient sous les rayons du soleil couchant, et l'*Angamos* entra dans Nenny Fjord, encombré de glaces flottantes.

Soudain, au fond de la nuit, une lumière signala en morse : « Vous êtes en territoire britannique. Qui êtes-vous, — *Angamos*. Nous sommes en territoire antarctique chilien et allons où bon nous semble. » Malgré cette conversation diplomatique un peu rude, les relations les plus cordiales furent nouées dès les jours suivants...

Mais, le lendemain matin, la brume et le vent avaient repris leurs droits, et c'est par un froid vif que le commodore Guezalaga et les membres de l'expédition rendirent visite aux dix Anglais du poste météorologique de Nenny Fjord.

A une centaine de mètres se trouvait l'ancienne base de l'Est de l'expédition Byrd 1940-1941. A demi enfouies dans la neige de six hivers, quatre maisons d'hivernage étaient ouvertes à tous vents, les portes défoncées. Deux tracteurs à neige achevaient de rouiller. L'histoire de l'abandon de cette base, le 22 mars 1941, est restée mystérieuse.

Tempête, vent, neige, brume et mal de mer furent le pain quotidien du retour, qui s'effectua selon le même itinéraire qu'à l'aller.

Remontant vers le Nord, l'*Angamos* passa une nuit à Port-Lockroy, pour se diriger ensuite, par le canal de Schollaert, vers les îles Melchior, dans l'archipel de Palmer, où était installée la base argentine.

Sur une petite pointe rocheuse de l'île Gamma, le poste météorologique argentin était en construction. C'était une grande maison de bois installée sur des fondations faites avec le beau granit gris de l'île, construite avec un luxe qu'on ne rencontre pas souvent en Antarctique : chauffage central, eau courante chaude et froide, salle de bains. Chaque homme possédera sa chambre particulière, et les deux pylônes métalliques du poste de T. S. F. permettront d'émettre directement pour l'Amérique du Sud.

Le petit baleinier argentin *Don Samuel*, qui était dans le port, apportait sans cesse du matériel, faisant la navette entre Melchior et Déception, où se trouve la flottille antarctique argentine. Le 15 mars, l'*Angamos* jeta à nouveau l'ancre dans la baie Discovery de l'île Greenwich. Quelques jours après, une dernière cérémonie eut lieu à terre, au cours de laquelle le commodore Guezalaga félicita les six hommes qui, volontairement, allaient rester dans la solitude antarctique, et l'on planta, comme au temps des Conquistadores, une grande croix de 4 mètres de haut sur un sommet de l'île...

Le 22 mars, à l'aube, sous un ciel bas et gris, le transport chilien s'éloignait de la baie de Discovery, et, quelques heures plus tard, il quittait l'Antarctique.

Il a beaucoup été parlé des richesses minières de l'Antarctique, des énormes réserves de charbon, de pétrole ou de cuivre de ce continent encore inconnu.

Il convient donc de mettre les choses au point. Il existe vraisemblablement, dans ces régions, du fer, du cuivre, du charbon en quantités appréciables ; mais ni la situation ni la valeur de ces gisements n'ont été révélées exactement. Quoi qu'il en soit, on se doit d'insister sur les difficultés qu'il y aura à exploiter ces richesses naturelles. Le climat est extrêmement rude : l'été, la moyenne de la température est de 0 degré ; en hiver, elle descend à —35 degrés. Les vents atteignent souvent

La quasi-totalité de l'Antarctique est un glacier dont l'épaisseur peut atteindre 1.000 mètres. Les côtes sont formées de hautes falaises de glace.

200 km.-h. Les précipitations sont extrêmement fortes : l'expédition Byrd de 1934-1935 a relevé des hauteurs de neige de 500 à 1.400 mètres d'épaisseur dans la région de la Grande Barrière de Ross et sur la Terre Mary Byrd.

Sur la Terre de Graham, cette épaisseur est de 100 à 1.000 mètres ; d'autre part, ces masses de neige sont en perpétuel mouvement et, à une certaine profondeur, elles se transforment, par un effet de pression mal connu, en une glace bleue, dure et compacte. Les bords abrupts de ces glaces s'avancent lentement jusqu'à la mer, où ils forment, en se fissurant, de gigantesques icebergs... Il ne semble donc pas possible, dans l'état actuel de la technique minière, d'exploiter ces mines de façon industrielle avant des dizaines d'années.

A l'heure actuelle, en Antarctique, l'ère des expéditions purement scientifiques est close. Le secteur américain de l'Antarctique est, à ce jour, occupé militairement en douze points différents :

1° L'Angleterre a installé huit postes météorologiques : Georgie du Sud (dix hommes) ; baie Hope, extrémité nord de la Terre de Graham (quatre hommes) ; baie de l'Amirauté (deux hommes) ; île Déception (quatre hommes) ; îles Argentines (deux hommes) ; îles Biscoë (deux hommes) ; île Stonington, Nenny Fjord (dix hommes) ;

2° L'Argentine occupe deux points : îles Orcades (dix hommes), île Melchior (neuf hommes) ;

3° Le Chili s'est installé aux Shetland du Sud : île Greenwich (six hommes).

4° Enfin, l'expédition américaine de Finn Ronne est arrivée le 22 mars à l'ancienne base de l'est de Byrd, où une centaine de personnes, dont deux femmes, hiverneront.

Le problème de prise de possession est assez complexe.

L'Angleterre a donné l'exemple en déclarant, en 1908, que le secteur antarctique compris entre les degrés 20 et 80 de L. Ouest faisait partie de la « South Falkland Dependency ».

L'Argentine réclame le secteur compris entre les méridiens 23° et 76° de L. Ouest. Le Chili, de son côté, a fait valoir ses droits sur le secteur compris entre les méridiens 53° et 90° de L. Ouest. Tous ces pays revendiquent donc, à des titres divers, la Terre de Graham.

Quant aux Américains, ils ne reconnaissent, suivant les propres termes d'un porte-parole du ministère des Affaires étrangères, « aucun droit d'antériorité sur aucun pays de l'Antarctique ».

La situation politique est donc loin d'être simple. Il semble que ce problème ne puisse être correctement résolu que par l'O. N. U. ou par une conférence des principaux pays intéressés.

Il y aura, quelle que soit la solution envisagée, des points de droit international assez délicats à trancher : l'exploration et la découverte de terres inconnues donnent-elles des droits de possession ? La proximité géographique dont se réclament le Chili et l'Argentine peut-elle être acceptée comme argument valable ? Quelle est la valeur d'une cédule royale du XVI^e^ siècle sur ces régions ? Il est certain aussi que d'autres pays feront état des découvertes de leurs explorateurs ou des installations de leurs baleiniers pour formuler, eux aussi, des réclamations... La France, pour sa part, ne réclame que la Terre Adélie, qui fut découverte par Dumont d'Urville en 1840 et qui se trouve en dessous de l'Anstralie. Notre pays n'émet aucune prétention sur la Terre de Graham, malgré le travail considérable accompli par le docteur Jean Charcot et ses compagnons. L'Antarctique déchaîne déjà, on le voit, les passions des hommes... Il est à souhaiter que ce gigantesque continent couvert de glaces devienne le symbole de l'entente mondiale.

L'Adélie (à gauche) est le pingouin le plus combatif et le plus intelligent; les pingouins Antarcticus *(à droite) ne se trouvent pas au-dessous du cercle polaire (66° 33, L. Sud); le phoque crabier, ou phoque de Dumont d'Urville (ci-dessous), est excellent à manger.*

L'été en Antarctique : les hautes falaises de glace s'effondrent de temps à autre dans la mer, en formant ce qu'on appelle le « floës ».

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

ÉCRIT PENDANT L'OCCUPATION

Il est fort divertissant de relire les pages d'un journal qu'on a tenu quelques années auparavant. J'imagine que M. Jean Guéhenno ne s'est pas privé de ce plaisir en corrigeant les épreuves de son *Journal des années noires* (1940-1944). C'est divertissant, d'ailleurs, à condition qu'on se hâte d'en rire pour ne pas en pleurer. Car de l'événement qui a suscité une remarque, un cri de surprise, parfois d'indignation, ce qui demeure de plus constant, c'est la piètre estime qu'inspire l'humanité quand on la regarde vivre. Toutes les illusions dont les pages d'un journal peuvent porter la fleur naïve viennent de ce qu'on a manqué de se tenir sur ce point à une sagesse assez rigoureuse et assez amère.

Mais trêve de méditation philosophique. Le journal de Guéhenno est plein de choses de toutes sortes et pourrait donner l'occasion de bien des réflexions de divers ordres. Nous voudrions seulement en faire ici quelques extraits, en citant des passages qui concernent plus particulièrement la littérature et les écrivains. Nous n'y ajouterons que le moins de commentaires possible : seulement la réplique qui nous semblera être appelée, en 1947, de façon irrésistible par les lignes écrites en 1940 ou un an plus tard. Nous mettons en italique les citations que nous faisons de Jean Guéhenno.

30 novembre 1940. — La N. R. F. *revue va tout de même reparaître, sous la direction de Drieu la Rochelle. Au sommaire de décembre : Gide, Giono, Jouhandeau... Au sommaire de janvier : Valéry, Montherlant... L'espèce de l'homme de lettres n'est pas une des plus grandes espèces humaines. Incapable de vivre longtemps caché, il vendrait son âme pour que son nom paraisse... Il va sans dire qu'il est tout plein de bonnes raisons. « Il faut, dit-il, que la littérature française continue. » Il croit être la littérature, la pensée françaises, et qu'elles mourraient sans lui.*

Commentaire. — L'homme de lettres a bien raison. Son art donne à la lâcheté, au reniement, à l'imposture un aspect esthétique qui flatte l'imposture, la lâcheté et l'aptitude au reniement, largement répandues dans le monde. Et le monde où ces bassesses continuent s'indignerait que la littérature ne continuât pas à les exprimer. Si, par exemple, un critique — j'en connais un — déclare que tout le talent de Montherlant n'arrive pas à lui faire surmonter le mépris que Montherlant lui inspire, il entend se récrier qu'il confond la littérature et la politique. La vérité est peut-être qu'il y a dans le prestige excessif de l'homme de lettres le symptôme d'une civilisation décadente.

12 décembre 1940. — La N. R. F. *a, décidément, reparu. Je lis le numéro de décembre. Il est lamentable, à le considérer même du seul point de vue littéraire. L'esprit se venge.*

Suit une analyse du numéro. Après quelques lignes sur Drieu la Rochelle, Guéhenno en vient à un autre collaborateur (c'est le cas de le dire) de la revue :

M. Jacques Chardonne, plus abject et moins habile, célèbre les cognacs des Charentes. Il rapporte le dialogue d'un Charentais ancien soldat de Verdun et d'un colonel allemand. (Suit le dialogue.) *Dans sa dernière page, M. Jacques Chardonne, selon toutes les règles de la rhétorique, se dépasse lui-même et touche au sublime de la flagornerie.*

Commentaire. — Pourquoi citer la flagornerie ? Qui ne sait que M. Chardonne a fait mieux depuis ? Il a été reçu par Hitler. Il a servi l'Allemagne autant qu'il est possible, comme écrivain et comme éditeur. M. Chardonne a bien raison. Autant en emporte le vent. Il dispose aujourd'hui à Paris de deux maisons d'édition et un puissant hebdomadaire est à ses petits soins. Le seul malheur est que sa sève soit un peu tarie. Il lui reste la ressource de faire du neuf avec du vieux. Avez-vous lu *Claire* ? Les gens à qui le personnage de M. Chardonne lève le cœur sont trop délicats pour le temps où nous vivons.

6 juin 1941. — Hommes d'honneur. Brasillach, officier prisonnier libéré par l'autorité occupante pour diriger à Paris un de ses journaux. Il expose à la librairie Rive gauche (Rive gauche du Rhin, disent les étudiants) le prix de sa libération : c'est un livre, Notre avant-guerre, *où ce Français, courageusement, dénonce pour le compte d'Hitler les faiblesses de la France.*

Commentaire. — Je me trouvais à Paris en mai-juin 1941, et j'y ai vu de mes yeux la vitrine Brasillach à la librairie Rive gauche, où presque tout le reste de l'étalage était consacré à Hitler, puisque c'était la librairie de l'Institut allemand de Paris. Guéhenno condense ici en quatre lignes tout ce qu'il y a à dire de Brasillach. Mais comme ces vérités sont déjà démodées ! Pour être à la page, il faut dire aujourd'hui que Brasillach est un martyr et l'appeler Robert Chénier. Me Isorni *dixit*. Il est vrai que Me Isorni s'entend à la littérature à peu près autant que je suis instruit de calcul intégral.

Ce serait, malgré tout, une ancienne histoire que celle de la vitrine de la librairie Rive gauche pendant l'occupation. En ces jours de juin 1941 on y voyait, à côté de la photographie de Brasillach, celle de Maurras. Une autre fois... mais laissons la parole à Guéhenno.

21 novembre 1941. — La nuit dernière, toutes les glaces de la librairie allemande Rive gauche, boulevard Saint-Michel, ont été brisées. C'est la seconde fois... L'une des vitrines était remplie des photographies de Montherlant à tout âge (à deux ans avec sa bonne, à dix ans avec sa mère), de ses premières lettres à des camarades, de ses premiers essais littéraires. Les enfants Montherlant. Tout cela a été mis en pièces par l'explosion des grenades. Quelle irrémédiable perte !

Commentaire. — Je pense que M. de Montherlant a pris bonne note de ces grenades. Le souvenir de leurs éclats, mis en place dans l'histoire avec le coup de pouce de la légende, pourra, qui sait ? servir à constituer quelque blessure de guerre rétrospective. Ce serait dommage que M. de Montherlant, après avoir bravé tant de dangers dans sa vie (ou dans ses livres), n'ait pas reçu, durant quatre ans, une once de la mitraille dont tant de Français ont été criblés.

26 février 1942. — Les écrivains collaborateurs en sont à se dénoncer les uns les autres à l'autorité occupante. La Gerbe, *la* N. R. F. *accusent* Comœdia *de mollesse... L'auteur des* Chemins de l'Ecriture *fulmine plus que personne contre la mollesse de* Comœdia. *C'est que* Comœdia *n'a pas parlé de son livre.*

Commentaire. — Tout le monde sait — ou ignore — que l'auteur des *Chemins de l'Ecriture* est M. Bernard Grasset, qui vendrait son âme au diable pour qu'on prît sa littérature au sérieux. M. Bernard Grasset, qui, précisément, vient de faire sa rentrée littéraire (ou ce qu'il appelle ainsi). Comme M. Chardonne, cité plus haut. Comme M. de Montherlant, nommé ci-dessus. Comme... ce ne sont pas les noms qui manquent.

16 mars 1942. — Les journaux ont publié ces jours-ci une incroyable protestation des « intellectuels français » contre les « crimes » anglais. (Citation du texte. Guéhenno continue.) *Ce texte imbécile, rempli de coq-à-l'âne, évidemment traduit de l'allemand, est signé d'Abel Bonnard, de l'Académie française, Ramón Fernandez, Jean Ajalbert, Denys Amiel, Brasillach, Céline, Maurice Donnay, de Châteaubriant, Drieu la Rochelle, Abel Hermant, Luchaire, La Varende...*

Commentaire. — La Varende... Voilà, me semble-t-il, une signature qu'on revoie dans un hebdomadaire qui couvre du pavillon de la « Résistance » bien des gens et bien des choses.

Allons, le journal de Jean Guéhenno a décidément beaucoup vieilli. A moins que, d'hier à aujourd'hui, un Guéhenno ne soit le représentant de la minorité exceptionnelle pour qui un journal intime est un des moyens de se retrancher de la compromission universelle.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

CHANSONNIERS

Les chansonniers d'aujourd'hui — j'entends les chansonniers de cabaret, nourris de la tradition du *Chat Noir* — valent-ils ceux d'hier ? De Rodolphe Salis à Dominique Bonnaud, en passant par Maurice Donnay, Léon Xanrof, Vincent Hyspa, Gabriel Montoya, Aristide Bruant, Jules Jouy, Jacques Ferny, Jules Moy, Fursy et quelques autres, les maîtres de la chanson montmartroise, issus des hydropathes de 1878, ont-ils trouvé des successeurs dignes d'eux ? On eut des raisons de le croire entre les deux guerres. René Dorin, Paul Colline, Jean Marsac, Pierre Dac, Jean Rigaux — et j'en passe — avaient su se créer une réputation méritée. Aux temps sombres de l'occupation, plusieurs réussirent même, en d'ingénieux couplets, à traduire un véritable esprit de résistance, avec un courage plus évident que celui de poètes plus ambitieux. Les Allemands, comme chacun sait, on l'esprit lent. Faute de comprendre, ou comprenant mal, il leur arriva de recevoir des flèches acérées sans marquer de réaction ; d'autres fois, ils se fâchèrent, et M. Raoul Arnaud, directeur du théâtre de Dix-Heures, matraqué par ces messieurs de la Gestapo, vit sa petite salle fermée pour longtemps.

Il est de fait que les seules voix qui se soient pendant l'occupation élevées ouvertement contre les « verts » furent, à Paris, celles de quelques chansonniers. Sans doute — et je ne le dis pas pour diminuer leur mérite — étaient-ils portés par la nature même de leur fonction. Le chansonnier de cabaret est frondeur, ou il n'est pas. Attaché au commentaire humoristique de l'actualité, il se trouve appelé à faire ressortir les ridicules des puissants du jour, et ses piqûres d'épingle vont parfois jusqu'au sang. On a pu se plaindre de l'invasion du cabaret par la politique. Hélas ! le temps n'est plus où la permanente jeunesse de telle actrice ou les travers de tel académicien suffisaient à entretenir la causticité de nos Juvénals montmartrois. Et puis, au cabaret, nul parti, nul homme politique n'est épargné. C'est Jean Marsac, je crois, qui déclarait de sa corporation : « Nous sommes des anarchistes bourgeois. » Et il expliquait : « Anarchistes, c'est la profession qui le veut. Bourgeois, parce que nous commençons à gagner un peu d'argent. »

Quoi qu'il en soit, nos anarchistes de cabaret ont aujourd'hui la partie belle. L'absurdité coule à pleins bords, et leur verve satirique n'a que l'embarras du choix. Au théâtre des Deux-Anes, présentement, René Dorin mène la danse. Il n'a rien perdu de son humour à froid ni de cette amertume tonique qui, parfois, élève ses chansons à un plan supérieur. Sa chanson nouvelle, *On est désespéré*, où il relève les déceptions successives des Français depuis la libération, est à cet égard de la meilleure venue. On en peut dire autant de *Trop honnête pour être poli*, tandis qu'avec *les Gens* il rejoint sans effort et dans un excellent style comique l'humanité générale. M. Pierre Jacob marche brillamment sur les traces de son chef de file avec sa chanson « individualiste », celle qu'il a intitulée *Nationalisons*, à propos de l'initiative de certaine conseillère municipale, et une autre où il narre un voyage sur la planète Mars qui lui permet des rapprochements édifiants avec les mœurs terrestres. J'ai aussi goûté *les On*, de M. Marcel Lucas, qui ont seulement le tort de rappeler un peu *les Gens*, de Dorin. Mais peut-être n'y a-t-il que coïncidence fortuite. Je citerai encore le parfait imitateur Christian Genty avant de signaler la revue *Faisons du foin !* par quoi se termine le spectacle. Les scènes en sont de valeur inégale, les meilleures nous montrant un ex-rentier, « économiquement faible », surveillant dans une gare un énorme monceau de vivres destinés à l'exportation, puis l'incarnation, en cinq nabots, des principaux hommes politiques de la Quatrième République, et un ministre voulant connaître l'opinion du peuple sur son gouvernement, renseigné au delà de ses désirs par le nommé Mailloche, alias René Dorin. La revue est d'ailleurs jouée d'un train excellent, et l'on y applaudit, avec l'autorité de M^lle^ Davia, la fraîcheur de M^lle^ Huguette Bassaut, MM. Saint-Servin et José Jolet. Au total, un spectacle où l'on ne s'ennuie pas un instant.

A la Lune-Rousse, la tradition de la revue n'a pas encore été reprise, et le titre qui figure sur l'affiche, *A bride abattue !* ne s'applique qu'à la fougue des chansonniers. M. Jean Marsac crée tout de suite l'atmosphère en annonçant *Vive Charenton !* — et c'est une chanson où il demeure fidèle à sa manière corrosive et ricanante. On connaît la spécialité de M. Jean Rigaux : il a remplacé la chanson proprement dite par un art de bonimenteur sur l'actualité, où je ne lui vois guère de rivaux aujourd'hui. C'est une sorte de camelot supérieur dont la mimique, les clins d'yeux, les inspirations burlesques sont d'un remarquable comédien. Et je voudrais dire, pour terminer, la surprise que m'a causée M. Pierre Dac. On a le droit de ne montrer qu'un penchant modéré pour les facéties un peu grosses qui ont fait de cet humoriste le plus notoire représentant de la littérature dite « loufoque ». Je pensais, pour ma part, rester sur cette impression, quand j'ai entendu Pierre Dac dans ces deux étonnantes chansons de son cru : *Complainte des hommes de peine* et *Hallali à la lie*. Assurément, il ne faudrait pas y regarder de trop près, mais je défie le spectateur le plus sourcilleux de résister plus d'une minute au fou rire qui s'emparera de lui à voir cette figure immobile, quasi lunaire, débiter avec un flegme imperturbable ces couplets énormes et ingénieux.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

FILMOLOGIE

Nous passons toute l'année à juger les films. Profitons d'une semaine d'été, où ne sort aucun programme intéressant, pour nous demander comment les films nous jugent. Car ils nous jugent (autant, d'ailleurs, que toute autre activité humaine) d'un double point de vue : biologique et social.

La simple existence du cinéma découvre dans l'homme et y développe des caractéristiques qui étaient demeurées inaperçues et dont l'importance était sous-estimée. La plus connue est celle qui est baptisée « persistance rétinienne » : ce nom familier n'en recouvre pas moins un mystère. Nous constatons bien qu'un rayon de lumière, occulté la moitié du temps, mais chaque fois pendant moins d'un dixième de seconde, nous paraît ininterrompu et qu'une succession d'images immobiles projetées à la cadence convenable nous paraît animée par un mouvement continu. Mais aucune bonne explication n'a encore été fournie à ce phénomène. Ce n'est d'ailleurs pas la seule énigme de l'optique : selon les lois des lentilles, les images doivent se former dans notre cerveau la tête en bas. Le mécanisme de leur redressement demeure inconnu.

Autre phénomène biologique : le spectateur, assis dans un fauteuil confortable, plongé dans l'obscurité, concentrant ses regards sur un objet très lumineux, se trouve dans les conditions favorables à l'hypnose. On a d'ailleurs remarqué depuis longtemps qu'il se trouve dans un état intermédiaire entre la veille et le rêve. Ses réactions, quand il quitte la salle pour se retrouver dans la rue, sont exactement celles d'un dormeur réveillé en sursaut, jusque dans le jugement moral qu'il porte sur les visions qu'il vient d'avoir : après un drame, comme après un cauchemar, satisfaction de retrouver une vie quiète et raisonnable ; après un film comique, comme après un rêve saugrenu, mépris ouvertement affiché pour ce qui a procuré une satisfaction insolite à des aspirations inconscientes. Aussi, chez un nombre de plus en plus grand d'individus, se crée par l'usage un besoin de cinéma analogue à l'universel besoin de sommeil.

Du point de vue social, le phénomène le plus important est l'universalité du cinéma (encore bien réduite et bien précaire à ce jour, mais qui ne peut que se généraliser). André Malraux a fait remarquer que la reproduction photographique (en noir et blanc comme en couleurs) a déterminé une révolution dans les arts plastiques, parce qu'elle a permis pour la première fois à l'artiste et à l'amateur une connaissance simultanée de toutes les œuvres de tous les temps, qu'elle a mis à leur disposition un musée idéal et permanent. En empruntant ses sujets à toutes les littératures, ses décors à tous les pays et à toutes les époques, en réunissant des équipes créatrices composées des individualités les plus différentes, en projetant ses copies dans le monde entier, où elles arrivent à toucher jusqu'à cent millions de spectateurs, le cinéma a accompli le plus extraordinaire brassage social auquel on ait jamais assisté. Depuis cent ans, la science a déjà fait beaucoup pour abolir les distances et uniformiser le monde. Elle semble vouloir mettre fin à la pluralité de civilisations simultanées qui a caractérisé jusqu'ici l'histoire humaine (et peut-être même la préhistoire). Le cinéma est déjà dans une certaine mesure, et a la possibilité de devenir, l'expression artistique d'une civilisation mondiale unique.

Tourné vers l'avenir, le cinéma n'est pas coupé du passé. On a remarqué depuis longtemps qu'il s'adresse à l'inconscient du spectateur beaucoup plus qu'à sa conscience. Or, cet inconscient est demeuré très proche de ce que Levy-Bruhl a appelé « la mentalité primitive », et qui brouille de la manière la plus irrationnelle l'ordre de l'espace et du temps, les principes d'identité et de causalité. Avec ses ralentis, ses accélérés, ses surimpressions, ses fondus, ses retours en arrière, ses montages et ses truquages, le cinéma peut, bien mieux que n'importe quel autre art, nous montrer un même être simultanément en plusieurs lieux, ou étant en même temps lui-même et un autre, ou vivant et mort à la fois, comme il peut nous montrer un effet engendrant ses causes, le temps renversant sa marche, des lieux distincts se confondant en un seul. Ces exemples, choisis entre beaucoup d'autres, montrent que le cinéma offre matière à une science et à une philosophie. Il n'a fallu que cinquante ans pour s'en aviser, ce qui est peu. Un homme vient de prendre l'initiative d'en concevoir les bases et les méthodes. L'année passée, M. Gilbert Cohen-Séat a publié le premier tome de son *Essai sur les principes d'une philosophie du cinéma : Notions fondamentales et vocabulaire de filmologie*, qui avait le mérite de traiter pour la première fois les problèmes du cinéma selon les méthodes de travail et de recherche philosophiques. Il a ensuite créé l'Association pour la recherche filmologique, qui se propose une enquête méthodique et scientifique sur les rapports du film et de l'homme.

C'est ainsi que le cinéma acquiert la considération après la richesse.

REPRÉSENTATION D'UN MISTÈRE A THANN

SUR LE PARVIS DE LA COLLÉGIALE, A THANN, UNE REPRÉSENTATION EXCEPTIONNELLE DE « JEDERMANN OU LE JEU DE LA MORT ET DE L'HOMME RICHE », MISTÈRE EN UN PROLOGUE ET QUATRE TABLEAUX, D'ANDRÉ HARDIER, A ÉTÉ DONNÉE DERNIÈREMENT PAR LES COMÉDIENS DE SAINT-THÉOBALD. Phot. *France-Illustration*.

LES VENTES

Dispersion d'une importante collection

La vente de la succession Maurice Bunaù-Varilla vient de terminer la saison des grandes ventes, sous la direction de Me Ader et Bizouard.

Cette vente comprenait, surtout, des meubles d'époque Louis XV, d'ailleurs assortis avec une certaine recherche. Un salon de douze fauteuils en bois naturel sculpté, garnis de tapisserie à corbeilles, a été adjugé 435.000 francs; un secrétaire en placage de bois de rose marqueté de rosaces rayonnantes et estampillé Delorme, 380.000 francs; six fauteuils à dossier cabriolet sculpté et canné sur pieds galbés, 225.000 francs; une petite table coiffeuse, en forme de cœur, sur trois pieds cambrés en bois de placage marqueté de branchages fleuris et de nœuds de rubans, 580.000 francs. Ces prix, dont certains ont dépassé les estimations, n'ont cependant rien d'exagéré. Une suite de douze fauteuils pareils est très rare. Aussi bien, les meubles du XVIIIe siècle ne sont pas plus chers, en général, qu'il y a cinq et six ans, parfois moins.

L'enchère la plus élevée, 600.000 francs, a été réalisée par un ensemble qui aurait appartenu à l'impératrice Marie-Louise. Il se composait d'une coiffeuse rectangulaire en cristal taillé et orné de bronzes dorés, que surmontait une glace psyché supportée par deux candélabres également en bronze doré, puis d'un fauteuil de même style.

Un des dessins de Toulouse-Lautrec contenus dans l'album que le Louvre a acquis pour 1.020.000 francs.

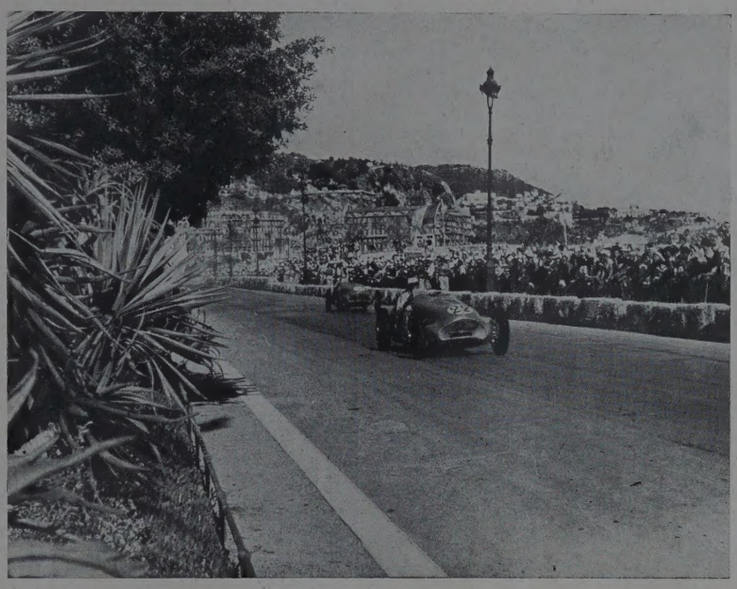
Les tableaux, tous modernes, ne révélaient de préférence pour aucune école. Une toile de Courbet, *le Veau blanc*, qui a fait 470.000 francs, voisinait avec une toile de Claude Monet, *Effet de brouillard sur la Seine*, qui date de l'époque des premiers *Nymphéas*, et qui a été poussée à 452.000 francs. Et dix-sept petites toiles de Ravier, allant de 5.500 à 14.000 francs, entouraient un Trouillebert coté 45.000 francs !

La pièce principale de cette collection déconcertante était un album de soixante-deux dessins de Toulouse-Lautrec, que le musée du Louvre, avec le concours des « Amis du Louvre », a acquis pour 1.020.000 francs. On y voyait, surtout, des croquis hâtivement esquissés des animateurs de la vie parisienne de la fin du siècle dernier, tels qu'Antoine Gémier, Paul Mounet, Yvette Guilbert, La Goulue et même quelques oies, qui devaient être de cirque, car Lautrec ne fut animalier qu'exceptionnellement.

Les dessins finis étaient peu nombreux, mais on a vu, naguère, un dessin aquarellé de ce prodigieux artiste dépasser 500.000 francs ! Le Louvre a donc fait une excellente affaire !

A. F.

PETITES CHRONIQUES



Le cinquième Grand Prix automobile de Nice s'est couru le dimanche 20 juillet, sous un soleil éclatant. Une foule nombreuse, massée sur tout le parcours, assistait à cette manifestation sportive, qui mit aux prises dix-neuf concurrents. Huit d'entre eux seulement terminèrent l'épreuve, remportée par l'Italien Villoresi, sur Maserati, devant le Français Vimille, sur Simca-Gordini. La troisième place revint à l'Anglais Ashmoore, sur E. R. A. Chiron et Sommer avaient été contraints d'abandonner.

BIBLIOGRAPHIE

Marine

M. A. Thomazi, membre de l'Académie de marine, à qui l'on doit déjà d'excellents ouvrages sur le rôle joué par la marine française pendant la guerre de 1914-1918, vient de publier chez Plon deux volumes : *le Tragique Destin des cuirassés allemands* et *Sous-Marins et croiseurs français*, et il en annonce deux autres sur la guerre navale dans l'Atlantique et dans la Méditerranée.

Dans le premier de ces livres, l'auteur nous retrace les aventures des quelques unités qui formaient la flotte cuirassée du Reich. Ce sont, en premier lieu, les exploits des corsaires allemands, cuirassés de poche comme le *Graf-Spee*, qui trouva une fin sans gloire dans le Rio de la Plata, en 1939, ou croiseurs de bataille, comme le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*. Une place particulièrement importante est accordée à la dernière croisière du cuirassé de 35.000 tonnes *Bismarck*, à son duel victorieux avec le *Hood*, à sa fuite devant la flotte anglaise lancée à sa poursuite et à sa fin sous les coups répétés de ses nombreux adversaires. M. Thomazi nous relate ensuite la destruction du *Tirpitz*, dernier croiseur de ligne qui restait à l'Allemagne.

Dans son second volume, M. Thomazi s'est attaché à raconter les exploits des sous-marins français, notamment lors de l'occupation de Toulon et des opérations qui aboutirent à la libération de la Corse. Il nous emmène ensuite avec des croiseurs légers dans leurs raids victorieux à travers l'Adriatique.

Dans une guerre où la maîtrise de la mer a été un des éléments capitaux de la victoire, il est réconfortant de connaître le rôle qu'a joué la flotte française.

Tourisme

L'édition européenne du *New York Herald Tribune* vient de publier, pour la première fois depuis dix ans, son guide à l'usage des voyageurs américains en Europe.

Comme le précise trop modestement l'introduction de ce petit volume, celui-ci « est offert à peu près dans le même esprit avec lequel s'ouvrent actuellement aux touristes les pays de l'Europe occidentale : avec quelque hésitation et la crainte de certains mécomptes, mais avec le désir de surmonter au mieux les difficultés résultant des circonstances présentes ».

Nous sommes persuadés, quant à nous, que ces scrupules sont injustifiés et que, sous une forme ramassée, le voyageur trouvera dans cet ouvrage, outre tous les conseils et la documentation nécessaires, une étude intelligente et compréhensive des valeurs éternelles de la civilisation occidentale.

Roman

Nathaniel Hawthorne, auteur de ce roman, traduit par Marie Canavaggia (Nouvelles Editions Latines, édit., à Paris), vécut de 1804 à 1864. C'est dire que son style marque d'un trait profond tous les détails de cette sombre histoire.

Celle-ci remonte jusqu'à l'installation d'une colonie puritaine dans la Nouvelle-Angleterre. Là fut construite la maison Pyncheon, autrement dit *la Maison aux sept pignons*, sur l'emplacement d'une cabane bâtie par un des premiers colons, Matthew Maule. Un litige, qui dura des années, entre le colonel Pyncheon et le vieux Maule fut tranché par la mort de ce dernier, pendu comme sorcier. Tandis que d'heureuses générations de Pyncheon se succèdent, les descendants du supplicié vivent dans un médiocre effacement. Enfin, le dernier des Pyncheon, dont les austères apparences masquent l'ignominie, est frappé au moment d'accomplir un nouveau forfait. Puis, l'innocence reconnue, la jeunesse triomphante abandonne la vieille demeure et ses néfastes secrets.

Bien que d'un romantisme accentué, cette étude, souvent très pénétrante, mérite d'être lue dans sa traduction.

Le Cavalier tombé.
(Bronze par Louis Leygue.)

Au début de la saison prochaine, une grande exposition des œuvres récentes de Louis Leygue aura lieu à Paris. Le style de Leygue, un de nos meilleurs représentants de l'art monumental, est empreint d'une grandeur qui ne manque pas de simplicité.

ADAM

LA REVUE DE L'HOMME

publie

UN NUMÉRO SPÉCIAL

sur

LA CHASSE

PAGES EN COULEURS
DESSINS - PHOTOS
CHRONIQUES

A LIRE AVANT
L'OUVERTURE

En vente partout - 150 frs
et
4, Rue de la Paix, Paris 2e

PROGRAMMES DES CONCERTS PAR T.S.F.

1er AOUT

9 h. : (P) Chorale morave. — 10 h. 30 : (P) Musique symph. populaire. — 12 h. 08 : (B) Concert viennois. — 14 h. : (B) Musique de chambre (Dvorak). — 14 h. : (F PI) Concert symphonique. — 17 h. : (F PI) Musique contemp. — 17 h. 30 : (S) Beaux enregistrements (Haendel, Strawinsky). — 18 h. 40 : (F N) Musique de chambre (Roussel, Honegger). — 20 h. 45 : (P) Orchestre phil. tchèque (Honegger). — 20 h. 50 : (F N) *Madame Butterfly*. — 21 h. 45 : (M C) Johann Strauss.

2 AOUT

16 h. : (B) Musique de chambre (Beethoven). — 17 h. : (F PI) Concert classique. — 17 h. 30 : (B) Schumann, Gluck. — 19 h. 30 : (M C) Festival de Salzbourg, direction Fischer. — 20 h. : (I Ro) (Ressa), *Faust*, de Gounod. — 21 h. 50 : (P) Concert symph. (Smetana, Martinu). — 22 h. 15 : (F PI) Concert symphonique.

3 AOUT

11 h. : (F N) Plaisir de la musique. — 11 h. 15 : (S) Orchestre Suisse romande. — 12 h. : (P) Concert symph. — 14 h. 05 : (F N) *Paradis de Mahomet* (opérette de Planquette). — 16 h. : (F PI) Concert symph. — 18 h. : (B) Concert symph. — 19 h. 25 : (F N) : Giovanna Vitale (airs italiens). — 20 h. 05 : (I Ro) (Rossa) *Paganini*, opérette de Lehar. — 20 h. 15 (S MC) Festival d'Interlaken (Concertgebouw, direction Kletzki). — 22 h. : (P) Orchestre phil. tchèque. — 22 h. 50 : (H) Concert symph. (Beethoven).

4 AOUT

11 h. : (S) *Faust* (actes I et II). — 14 h. : (F PI) *Les Cloches de Corneville*. — 16 h. 30 : (S) Musique de chambre. — 20 h. 30 : (F P) Concert symph. — 21 h. 05 : (S) *Paille d'Avoine* (opéra-comique de Planquette). — 21 h. 40 : (M C) Wienawski, par Heifetz. — 22 h. : (P) Orchestre phil. tchèque. — 22 h. : (F PI) Musique française contemporaine.

5 AOUT

10 h. 50 : (H) Gluck, Mendelssohn. — 13 h. 30 : (S) Milhaud, Poulenc, Ravel. — 14 h. : (F PI) *Samson et Dalila*. — 14 h. 30 : (F N) Mozart. — 16 h. 30 : (S) Musique de chambre (Beethoven, Gounod, Delannoy). — 21 h. : (BBC) Beethoven, par Toscanini. — 22 h. : (P) Concert symphonique et chœurs.

6 AOUT

9 h. 30 : (H) Musique classique. — 13 h. 30 : (S) *Quatrième Quatuor* (Beethoven). — 15 h. : (F PI) Poèmes symph. — 18 h. 40 : (F N) Musique de chambre (Brahms, Hugo Wolff). — 20 h. : (B) Concert symph. (Beethoven, Mozart, Schubert). — 20 h. 37 : (M C) *La Vivandière* (opéra-comique de Benjamin Godard). — 20 h. 50 : (S) Orchestre Suisse romande. — 21 h. 50 : (F N) *Troisième Quatuor* (Beethoven), par le quatuor hongrois. — 23 h. : (H) Musique classique.

7 AOUT

12 h. 30 (F PI) Edouard Lalo. — 13 h. : (F N) Pages de Boieldieu. — 13 h. 30 : (S) *Menuhin* (sonate de Schumann). — 15 h. : (F PI) Chefs-d'œuvre symph. — 20 h. 20 : (I Ro) (Rossa) Œuvres de Verdi, par Toscanini. — 20 h. 50 : (F N) Concert symph. (Berlioz, Bizet, Ravel). — 21 h. : (M C) Orchestre opéra M. C. — 22 h. 15 : (F PI) Concert symphonique.

Pour les longueurs d'ondes, consulter le tableau paru dans notre numéro du 12 juillet 1947.

PETITES CHRONIQUES

(Suite.)

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Une allonge au statut des baux ruraux

J'ai commenté récemment l'ordonnance du 17 octobre 1945 (1) qui crée le nouveau statut du fermage et du métayage. Si je reviens sur le sujet, c'est que le législateur l'a remis lui-même sur le métier, avec les deux lois du 9 avril 1947 (2), votées dans des conditions qui permettent l'emploi du verbe « bâcler » ; elles ne sont pas les seules, hélas ! à mériter ce vocable.

a) Le premier de ces textes est une loi de procédure. Il a pour objet, est-il dit en son article unique, d'*interpréter* l'article 33 de la susdite ordonnance du 17 octobre 1945 (modifiée par la loi du 13 avril 1946), relative à l'exercice du droit de reprise par le propriétaire. Il est ainsi conçu : *Le refus de renouvellement motivé par l'exercice du droit de reprise peut être déféré dans les quatre mois du congé au tribunal paritaire compétent (3). Le congé pourra être validé si le preneur établit que celui qui excipe du droit de reprise ne se trouve pas dans les conditions permettant l'exploitation effective et permanente du fonds, prévues au paragraphe premier du présent article.*

Cette disposition a-t-elle réellement le caractère interprétatif prétendu par le titre de la loi ?

La question vaut d'être posée, car on sait que seules les lois interprétatives ont, de droit, un effet rétroactif. Or, comme l'a justement fait observer un membre de l'Assemblée nationale, lors de la brève discussion de texte, cet article constitue non pas une *interprétation*, mais bien une *modification*, puisqu'il comporte une nouveauté. Il est donc permis d'affirmer qu'il n'est applicable par les tribunaux qu'à dater du jour de la promulgation de la loi.

b) Même observation, renforcée, pour le seconde texte, qui s'intitule « interprétatif de l'article 22 *bis* de l'ordonnance du 17 octobre 1945 ». Il contient, en réalité, deux ordres de dispositions.

D'une part, il décide (article 1er) que *lorsque, après deux convocations à quinze jours d'intervalle, le tribunal paritaire ne peut se réunir au complet, le président statue seul, après avoir pris l'avis des assesseurs présents.* On ne peut qu'être frappé du caractère équivoque de cette disposition — motivée, paraît-il, par des circonstances de fait et par la carence des assesseurs en certaines régions — qui, en réduisant ceux-ci à un rôle purement consultatif, tend, mais sans oser aller jusqu'au bout de la réforme, à substituer à la collégialité le juge unique, avec tous les inconvénients, maintes fois signalés, de cette pratique en notre pays.

Lisons, d'autre part, la teneur de l'article 2 de la nouvelle loi : *Les dispositions de l'article 22* bis *(4) ne concernent pas la modification du partage des fruits et la suppression des redevances prévues aux alinéas 1er, 2 et 3 de l'article 22* bis, *ces dernières dispositions ayant effet à compter de l'année culturale 1945-1946.*

Or, que disait l'article 22 *bis* ainsi visé en son alinéa 1er ? Il décide que, dans un contrat de métayage, la part du bailleur, ou prix du bail, ne peut être supérieure au tiers de l'ensemble des produits, sauf disposition contraire du tribunal paritaire : c'est ce qu'on a appelé le *tiercement*-contraire, je l'ai fait observer, à l'idée même comme à l'étymologie du mot métayage, qui veut dire : partage par moitié. En conséquence de quoi il proscrit toute redevance en sus de cette part *et déclare cette disposition applicable aux baux en cours.*

On peut apprécier diversement la valeur de ces dispositions : elles étaient claires et pouvaient se passer de commentaire comme d'interprétation.

Alors, pourquoi la loi nouvelle qui, pour démêler, ne fait qu'embrouiller ?

Je remercie d'avance ceux de mes lecteurs qui voudront répondre à cette question.

P.-L. R.

(1) Voir les numéros de *France-Illustration* des 12 avril et 28 juin 1947.

(2) Sur les conditions dans lesquelles ces deux lois ont été votées. (Voir l'article signé J. L. dans *la Semaine juridique* du 1er mai 1947.)

(3) Institué par l'ordonnance du 4 décembre 1944, modifiée par la loi du 13 avril 1946.

(4) Ajouté par la loi du 13 avril 1946 à l'article 22 de l'ordonnance du 17 octobre 1945.

LE BRIDGE (N° 32)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 26

LE MORT : ♠ R 5 4 3

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A V 10 9 8

Sud joue 7 ♠ et attaque du ♠ V.

Pourquoi Ouest, s'il a la ♠ D et au moins un petit ♠, ne doit-il pas couvrir ?

Parce que la ruse de Sud est transparente et qu'il existe un signe certain auquel on peut reconnaître que le demandeur n'a pas l'intention de faire l'impasse.

L'idée de Sud est de tendre un piège à Ouest. Il espère que Ouest est assez naïf pour couvrir le V s'il a la D, ce qui sauverait le chelem si Ouest a D x x ou D x x x. Car, si Ouest ne couvre pas, Nord prendra le V avec le roi. Pour continuer comment? Par le ♠ 3 pris par l'As... à moins que Sud n'ait une bien fâcheuse opinion de Ouest, auquel cas il ferait l'impasse contre Est, avec l'idée que si Ouest avait la Dame il aurait couvert le Valet.

Et comment Ouest peut-il être sûr que Sud, en avançant le V, n'a pas l'intention de faire l'impasse?

Simplement parce que Sud, s'il voulait réellement faire l'impasse, aurait pris la précaution de jouer préalablement l'As, afin d'éviter que Est ne fasse une D sèche.

Nous avons tous entendu des plaisantins conseiller à Ouest de couvrir le ♠ V dans la crainte d'une combinaison de ce genre :

LE MORT : ♠ R 5 4 3

♠ D 7 — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ 10 9 8

♠ A V 6 2

Si Ouest ne couvre pas le V avancé par Sud, Ouest-Est ne feront pas une levée tandis qu'ils en auraient fait une si Ouest avait couvert.

Il y a encore des joueurs qui ne voient pas plus loin que cela. Comment ne voit-on pas que c'est prendre Sud pour une mazette?

Si Sud connaît son intérêt, comment doit-il jouer cette combinaison? Il doit jouer le ♠ R au 1er tour, puis, la D ne tombant pas, jouer le ♠ 3 au 2e tour et faire l'impasse en supposant la D chez Est.

Et pourquoi l'impasse ne doit-elle pas être tentée au 1er tour de ♠ contre Est? Parce qu'elle ferait perdre 2 levées si Ouest a la D sèche, tandis qu'on ne perdra qu'une levée en jouant d'abord le R.

Mais, objecteront encore nos plaisantins, si Sud est un supermalin qui tend un piège à Ouest, en avançant le ♠ V au 1er tour de ♠ ?

Ouest, en ne couvrant pas dans la position du diagramme, aura bel et bien perdu une levée et peut-être livré le contrat?

Bien sûr, mais Sud n'est pas un fakir pour deviner que la ♠ D est chez Ouest.

Pour rendre la démonstration plus convaincante, supposons les conventions suivantes :

Ouest, s'il a la ♠ D et encore au moins un ♠, s'est engagé à ne pas couvrir le V si Sud le joue au 1er tour. Et Sud, comptant sur cette promesse solennelle, avance le V au 1er tour.

Eh bien, Sud joue mal et ne connaît pas son intérêt.

Vous me direz que Ouest, s'il a ♠ D x ou ♠ D x x, perdra une levée en ne couvrant pas? Je vous rétorque que le malin Sud reperdra tout cet avantage si Est a ♠ D x ou ♠ D x x, car Sud fera sa bizarre impasse et perdra une levée, qu'il n'aurait pas perdue en jouant d'abord le R, et en faisant ensuite l'impasse contre Est. Jusqu'ici nous sommes à égalité.

Mais que se passera-t-il si Ouest a la D sèche? Le malin Sud perdra 2 levées en étant parti du V, tandis qu'il n'en aurait perdu qu'une en partant du ♠ R. Même conclusion si c'est Est qui a la D sèche.

Ainsi, et en admettant qu'Ouest tienne l'engagement pris, la prétendue malice de Sud lui coûtera une levée chaque fois que la D sera sèche (5,65 %).

Mais Ouest ne prend pas de tels engagements dans la pratique et, si faible qu'il soit, il couvrira le valet avec sa D chaque fois qu'il aura D 10 secs ou non (24 %), ou D 9 8 7 (2,83 %), et de nouveau l'attaque du V aura coûté une levée à Sud si on la compare à l'attaque normale du R (suivie de l'impasse contre Est) quand Est a la combinaison identique.

Conclusion : l'attaque du V coûte une levée à Sud, comparée à l'attaque du R suivie de l'impasse contre Est, dans 32,5 % des cas, soit à peu près un tiers des cas ! Et la perte de cette levée entraînera celle du contrat quelquefois sans doute, sinon toujours !

Et il est impossible de trouver une seule compensation en faveur de l'attaque du valet. Car rouler Ouest quand il aura D seconde ou troisième sans le 10 et ne couvrira pas sera peut-être une satisfaction d'amour-propre, mais certainement pas une compensation objective, puisque Sud reperdra exactement cet avantage quand Est aura la même combinaison : D seconde ou troisième sans le 10. Sa bizarre impasse lui coûtera alors une levée, qu'il n'aurait pas perdue en attaquant du R suivi de l'impasse contre Est.

Il y a bien des moralités à tirer de cette analyse.

Ouest ne doit pas couvrir le V dans la position du 1er diagramme. Il n'a pas à craindre une situation analogue à celle du 2e diagramme, où Sud commettrait une faute grossière en attaquant du V. Si Sud commet cette faute, Ouest doit philosophiquement se laisser rouler dans la situation du 2e diagramme, dans la certitude que la ruse de Sud coûtera à Sud beaucoup plus de points qu'elle ne lui en rapportera à la longue, et Ouest doit se laisser rouler pour ne pas tomber dans le terrible traquenard du 1er diagramme.

Il serait bien inutile alors que Ouest tentât de justifier sa tactique aux yeux de Sud, car comment convaincre un débutant, dans la jubilation de son triomphe, qu'il a sauvé son contrat en jouant mal? Un sourire à Sud, que Sud interprétera comme un hommage rendu à son sixième sens, conviendra beaucoup mieux qu'une explication dans laquelle Sud ne verrait que du dépit.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

NOUVELLES D'AUTRICHE

Dans beaucoup de pays atteints par la guerre règne l'inflation philatélique. La vente des timbres est toujours considérée comme un des moyens les plus rapides pour faire rentrer de l'argent et, surtout, des devises étrangères.

Pour sa part, l'Autriche semble vouloir

rattraper le silence forcé des années 1938-1944, et les émissions se succèdent à une cadence accélérée.

L'exposition d'art autrichien nous vaut ainsi dix beaux timbres gravés, reproduisant chacun une œuvre d'art, un monument ou un tableau. Les valeurs faciales vont du 3+2 gr. au 60+20 gr.

Une série plus coûteuse, celle des Prisonniers de guerre, comprend six figurines, du 8+2 gr. au 1 Sch.+40 gr. Enfin, un seul timbre commémore cette année les courses du Grand Prix de Vienne : c'est un 60+20 gr.

Au chapitre des émissions sans surtaxe, il faut noter trois fortes valeurs de poste aérienne, 1, 3 et 5 Sch. Gravées en grand format, elles évoquent de beaux paysages autrichiens.

Enfin, deux hommes célèbres voient leurs traits à nouveau reproduits sur des vignettes postales : il s'agit de Franz Schubert et du poète Grillparzer, à qui sont consacrés un 12 gr. vert et un 18 gr. brun. Ils étaient déjà connus des philatélistes par le 10 couronnes de 1922 et le 20 groschen de 1931.

LES SÉRIES ROOSEVELT

Les philatélistes américains pourront bientôt réunir une véritable collection spécialisée de timbres « Roosevelt ».

Cette mode s'explique évidemment par le prestige incomparable de l'homme d'Etat ainsi que par sa qualité de philatéliste célèbre. Mais ces raisons ne sont parfois que des prétextes pour certains pays désargentés : la recette consiste à vendre aux Américains des timbres « Roosevelt » contre une bonne quantité de précieux dollars... Le procédé est avoué par les postes polonaises : un timbre à l'effigie du président va être tiré à cent dix mille exemplaires. Sur ceux-ci, dix mille seulement seront utilisés en Pologne, et l'on espère placer le stock restant aux U. S. A.

La même idée vaut certainement pour l'émission hongroise qui vient de paraître — rappelons-nous à ce propos que, l'an dernier, la quasi-totalité de la série des « Chemins de fer hongrois » fut vendue en... Suisse contre des devises.

La série parue à Budapest est, en tout cas, intéressante pour l'historien. Quatre valeurs « poste » illustrent, en effet, les grandes libertés définies par Roosevelt en 1941 : liberté de parole (8+8 f.), de religion (12+12 f.), loin de la misère (20+20 f.), loin de la peur (30+30 f.). En outre, les quatre valeurs « avion » nous montrent les lieux, désormais célèbres, de : Casablanca (10+10 f.), Téhéran (20+20 f.), Yalta (50+50 f.), Hyde Park, où se trouve le tombeau du président (70+70 f.).

OPÉRA 22-97
Georgette Lenié
haute Mode
22, R. GODOT DE MAUROY

OFFRE DE CONCESSION
EAUX D'OREZZA (CORSE)
Source thermale d'OREZZA (CORSE), située à 450 mètres d'altitude en pleine châtaigneraie. Station climatique d'été. Eaux ferrugineuses, manganésifères, carbonatées, gazeuses, pouvant être consommées sur place ou à distance. Saison de MAI à SEPTEMBRE.
Propriété départementale en voie de concession
Adresser offres et correspondance à M. le Préfet de la Corse, à AJACCIO.

UN CADEAU de GOUT est SIGNE
GERFAUX
MAISON FONDÉE EN 1851
EN VENTE DANS LES MEILLEURES MAISONS DE BIBELOTS D'ART
GROS : 5, rue des Haudriettes, PARIS-IIIe
Téléphone : ARChives 34-20

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

•

RELIEZ

chaque semaine

VOS

numéros

avec les

RELIURES MOBILES "ACLÉ"

Bté S.G.D.G.

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre... **196 fr 50**

N° 8 : pour 1 semestre.. **202 fr. 50**

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire. . . . . **11 fr. 50**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (France)

pour 1 reliure . . . . . **60 fr.**

— 2 reliures . . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

HOTELS et VILLÉGIATURES

ARIÈGE

AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses.
Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

40 KM. OUEST Villa mod. Prix Rome
Terras., patios Vue sur Seine jusqu'à Paris.
Tt cft. Meub. LIBRE.
132, Haussmann. LAB. 69-34. **FEAU**

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

BRILLANTMONT
LAUSANNE (Suisse)
INSTITUTION pour JEUNES FILLES
désirant bénéficier des avantages d'un séjour en Suisse. Langues, Arts, Musique, Cours commerciaux.
ENSEIGNEMENT MÉNAGER :
Toutes branches activité féminine selon méthodes les plus modernes. Tous sports d'hiver et d'été. Situation unique. Les plus hautes références : France, Angleterre, États-Unis.

Publ. M. NOIRCLERC

Souplesse

SCANDALE

GAINES - CEINTURES - SOUTIEN-GORGE

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1947.
Imprimeur no 33.